

Dom Sébastien

Par

Boucher de Perthes



Gloubik éditions

2013

Dom Sébastien

« Oui, sire, s'écriait dom Pedre d'Alcaçova, la justice avant tout. Quand vous avez raison, vous devez avoir raison ; et quand vous avez tort, vous devez encore avoir raison, parce que vous êtes roi, et la justice avant tout. Ainsi vous avez bien fait d'envoyer promener votre précepteur qui ne voulait pas que vous vous rompissiez le col ; car c'est bien la moindre des choses qu'un roi ait le droit de se casser la tête quand cela peut lui être agréable. »

Ainsi parlait dom Pedre d'Alcaçova au jeune roi Sébastien qui venait de s'asseoir à quatorze ans sur le trône de Portugal, et qui, pour user des prémices de la puissance, avait voulu monter le même jour sur un cheval indompté qu'il avait trouvé dans les écuries de feu son père dom Juan II, de glorieuse mémoire.

Tout le royaume de Portugal, et par suite les deux Indes, applaudirent à la volonté vaillante du prince, et dès lors on prévint les actions glorieuses dont il embellirait

l'histoire de son pays. Le précepteur Alexis de Ménézés fut chassé comme un babillard, un pédant orgueilleux, ennemi de la puissance légitime ; et le sage Alçaçova fut fait surintendant des finances.

À quelques jours de là, le jeune roi étant à la chasse, se trouvait séparé de ses gardes lorsque la vue d'un nègre-marron qui cabriolait sous les arbres lui rappela les avis du surintendant, et, voulant illustrer son règne par un nouvel acte héroïque, il se lança au galop sur le nègre qu'il croyait fouler aux pieds ; mais le cheval effrayé de cette figure noire, renversa l'inhabile cavalier, et l'aurait infailliblement écrasé, si le nègre ne fût venu le dégager. Toutefois désirant offrir au jeune inconnu une leçon de politesse, il cueillit lestement trois ou quatre petites branches, et, en formant un instrument qui depuis un temps immémorial a servi de base et d'introduction à la science et à la morale, il lui en appliqua entre les talons et l'épine dorsale une correction toute classique ; puis rentrant dans l'épaisseur du bois, il laissa ce grand prince le cœur gros et le haut-de-chausses bas.

Il serait bien difficile de décider si le maître du Portugal et des Indes avait en ce moment le visage plus rouge que le reste ; mais, ce qui est certain, c'est que jamais roi, depuis Jugurtha, lorsqu'il fut attaché au char de Marius, ne fut plus indigné. Il répéta dans sa colère tous ces mots sonores de la langue lusitanienne, qu'apprennent des enfants de Neptune, ces oiseaux au bec crochu qui nous viennent d' outre-mer. Mille projets plus furieux les uns que les autres roulèrent dans sa tête royale, et il jura l'extermination de tous les nègres, mulâtres et quarterons ; mais la rosée du soir en rafraîchissant la partie malade adoucit peu à peu les furies de son cerveau. Il réfléchit à l'embarras où se trouverait l'historiographe de Portugal, pour arranger convenablement cet incident dans les annales du royaume, et tous ses grands projets se bornèrent, pour le moment, à relever son haut-de-chausses et à le remettre convenablement et décentement, comme doit le faire tout prince et roi chrétien.

Cependant son cheval, à ce bruit suspect, ayant cru prudent de se mettre hors de portée, avait regagné le

palais, son arrivée, sans son maître, y répandit la consternation. Le cardinal Henri, grand oncle du roi, fit semblant de pleurer, et son aïeule, la bonne reine Catherine, pleura tout de bon : quant aux courtisans, ils sanglotèrent tous.

Mille valets de pieds avec des torches ou des lanternes parcoururent la forêt, et l'on trouva le roi appuyé contre un arbre, une main sur le front et l'autre sur sa blessure. À l'approche des lanternes, il retira vivement cette dernière ; il s'était déterminé à faire de son accident le secret de l'état, c'est-à-dire à n'en parler à personne ; résolution digne d'un prince ; car, comme dit le proverbe arabe : « Notre secret est notre esclave lorsque nous le gardons ; nous sommes le sien si nous le confions. » Et il avait remarqué que les proverbes n'ont jamais tort.

Ayant eu dès le berceau des inclinations belliqueuses, il avait formé une légion de bourgeois qu'il exerçait à l'école du peloton, chose remarquable et qui prouve que c'est bien à ce grand monarque qu'on doit l'invention des

gardes civiques et nationales, quoique des envieux aient prétendu le contraire. Il avait donc organisé un corps de contribuables qui faisaient le service de leur plein gré et volonté, à l'aide d'un conseil de discipline qui les envoyait en prison quand cette volonté n'était pas venue.

Une revue générale devait avoir lieu. Dom Sébastien se faisait une fête de diriger les manœuvres et de voir les citoyens défiler avec leurs pompons, tambours et musique en tête. Mais un inconvénient se présentait ; le damné nègre avait tellement appuyé avec son instrument d'éducation, qu'il avait enlevé l'épiderme royal de la partie qui pose ordinairement sur la selle ou sur le trône ; car, si l'on en croit Montaigne, le plus grand roi du monde, assis sur le plus beau trône de l'univers, est toujours assis sur son cul. Or le prince ne pouvait passer une revue à pied comme un capitaine de milice, et il lui répugnait beaucoup de confier à ses peuples le motif qui l'obligeait de différer une cérémonie déjà annoncée dans le Moniteur et le constitutionnel de cette époque.

L'embarras était grand, et il aurait fallu notre conseil

d'état ordinaire et extraordinaire, avec tous les maîtres de requêtes et auditeurs, pour résoudre une si hante question. Le prince se décida à conter le fait à son aïeule. qui, étant surintendante de la société maternelle et la protectrice des écoles primaires, s'entendait à ces matières.

La bonne femme ne prononçait jamais sans avoir approfondi les choses ; aussi voulut-elle mettre le doigt sur la plaie, et sa majesté se trouva derechef en la position la moins majestueuse dans laquelle un souverain puisse être placé ; circonstance sur laquelle je ne me serais pas appesanti sans mon respect pour l'exactitude historique.

La vieille reine, les lunettes sur le nez, pesait gravement l'affaire, et le roi songeait au désagrément qu'il eût éprouvé si cet examen avait eu lieu en présence des provinces réunies, ou même d'une seule ; car alors, comme aujourd'hui, il y avait parmi les représentants, ou ceux qui en tenaient lieu, des gens malins, babillards, toujours prêts à épiloguer et trouvant partout à mordre.

Quand l'examen fut terminé, l'aïeule lui dit : « Mon petit chat... » Ici sa majesté l'interrompant, lui fit observer que ces expressions, toutes bienveillantes d'ailleurs, étaient peu en rapport avec la dignité de la couronne ; qu'on aurait pu tout au plus les adresser au roi Nabuchodonosor le jour où il fut changé en bête ; mais que lui Sébastien, n'ayant pas encore éprouvé ce malheur, il fallait au moins l'appeler mon petit homme. La vieille, qui avait du bon sens, sentit la justesse de la distinction, et, se reprenant : « Sire, lui dit-elle, quand défunt votre père, qui était simple, débonnaire, crédule et dévot*, en un mot qui avait toutes les bonnes qualités qui font du mauvais roi, avait été fessé par le révérend père inquisiteur, il faisait un pèlerinage à Notre-Dame d'Atoca, et appliquait sur l'endroit malade un emplâtre de baume de la Mecque. Vous n'avez pas le temps de songer à la première partie de la recette, et, l'eussiez-vous, je ne vous le conseillerais pas ; car, par l'esprit qui court, tous les philosophes de votre royaume vous traiteraient de jésuite et de capucin, ce qui ne hâterait pas votre

* Ce qui ne veut pas dire pieux.

guérison ; mais, sauf meilleur avis, je pense que l'on peut appliquer le baume. »

Le conseil fut suivi, et, deux jours après, le roi fut en état de monter à cheval et de faire faire des feux de file à ses bien-aimés bourgeois.

Après quelques années de semblables exploits, tous les gens clairvoyants du Portugal avaient décidé que le roi était le plus grand homme de guerre qui eût paru depuis Achille, Hector, Patrocle et Annihal, et les poètes du royaume composèrent plus de dix mille sonnets pour le prouver.

Sur le témoignage unanime des poètes et des courtisans, gens qui, comme personne ne l'ignore, disent toujours la vérité, Sébastien se crut appelé à la conquête du monde. Il en glissa deux mots aux chefs de la troupe municipale ; mais ne voilà-t-il pas que ces braves, qui faisaient la parade avec un courage indomptable, commencèrent à rechigner.

Le roi se trouva saisi d'une grande indignation en

voyant qu'il avait perdu son temps à instruire des individus, d'ailleurs fort estimables, mais tout juste aussi belliqueux que les bedeaux de la paroisse.

En ces jours existait un genre d'industrie que les malheurs des temps ont fait grandement péricliter. De joyeux seigneurs après avoir dévoré leurs vassaux, ne trouvant plus rien à manger chez eux, se mettaient à courir le monde, recrutant d'honnêtes créatures qu'on a, selon les lieux et circonstance, appelées diversement Suisses, Allemands, Écossais ; corps francs, lansquenets, bandouillers, routiers, condottieri, guérillas, volontaires, écorcheurs, soldats de la foi, tous gens simples qui, n'ayant jamais pu se faire une idée bien nette du tien et du mien, vivaient de ce qu'ils trouvaient. Quand lesdits seigneurs avaient réuni un nombre respectable des dites espèces, ou ils guerroyaient pour le compte de la société, ou ils se vendaient corps et lime il quelque vaillant prince qui aimait la gloire et le butin.

Dom Sébastien tenait il ses idées ; d'ailleurs il avait encore si fort à cœur l'aventure du nègre, que tout visage basané le mettait en rage. Son aversion s'étendant de

nuance en nuance, il était passé de la haine des noirs et métis à celle des maures ; et, comme nous sommes naturellement portés à couvrir d'un beau manteau nos faiblesses et nos passions, il prit bientôt le dépit d'avoir été fouetté pour l'amour de la religion. Le nègre étant païen, il se déclara l'ennemi des infidèles, et obtint du pape que la guerre qui se préparait serait qualifiée croisade et déclarée sainte.

C'était par le moyen du cardinal Henri, qui peut-être n'eût pas été fâché que l'on donnât sur les oreilles à son neveu, que Sébastien avait mis le pape dans ses intérêts. Quand la grand'maman apprit cela, elle alla trouver son éminence, et lui dit : « J'ai toujours cru, l'abbé, que vous aviez peu de cervelle ; mais aujourd'hui je suis convaincue qu'il y en a moins sous votre calotte rouge que sous le chaperon de mes gerfauts. Quelle misérable idée vous a pris d'encourager votre neveu à guerroyer ? Avez-vous envie qu'il vous cède sa place, et pensez-vous déjà à son oraison funèbre ? N'est-ce pas vous qui lui avez mis en tête de prendre, à l'imitation des rois catholiques et très chrétiens, le titre de très obéissant ?

Voilà-t-il pas un beau nom pour un roi, et un roi qui n'en veut jamais faire qu'à sa volonté ! »

Le cardinal ne sachant que dire, ne dit rien ; c'est ce que l'on devrait toujours faire en pareil cas, d'ailleurs chose ne démontrant mieux un tort qu'une mauvaise excuse.

Cependant Sébastien n'en poursuivit pas moins l'exécution de son projet. L'argent lui manquant pour acheter une bonne provision de Suisses et d'Allemands, il en conféra avec son surintendant, et, ce qu'ils trouvèrent de plus naturel après y avoir mûrement pensé, fut de fabriquer de la fausse monnaie ; moyen ingénieux qui, en les dispensant d'attendre l'arrivée des galions et la fonte des lingots, donnait un résultat absolument semblable. L'argent est un signe représentatif, et la grande estime et considération que nous lui portons, n'est que de convention, et d'habitude ; il importe donc peu qu'une pièce soit d'or ou de cuivre doré si, dans la circulation, elle produit le même effet. L'opération du prince et du surintendant prouve ainsi d'une manière positive qu'ils étaient l'un et l'autre aussi habiles politiques que savants

financiers, ce qui n'était pas peu dans ce siècle ignare.

Quand l'achat et la livraison des Allemands furent terminés, il fallut savoir à quels infidèles on ferait la guerre. En ces temps comme aujourd'hui il y en avait beaucoup : depuis les païens hébreux jusqu'aux francs-maçons, saint-simoniens et gens de la petite église, on n'avait que l'embarras du choix.

Dom Sébastien eut d'abord l'idée d'aller dans les Indes. Son bon ami le surintendant, qui était sujet au mal de mer, eut peur d'un si long voyage. Il lui fit observer qu'il serait plus agréable à dieu et plus commode pour tout le monde de porter la guerre en Afrique. Malheureusement on venait de traiter avec tous les princes régnants, et de conclure la paix sous serment, signature et paraphe. Il fallait trouver le prétexte de rompre le pacte juré, et de devenir consciencieusement parjure ; la diplomatie moderne n'était pas encore inventée, et Loyola y eût perdu son latin ; mais le hasard, plus habile que les trois quarts des combinaisons humaines, arrangea tout pour le mieux.

Mulei-Mahamet, après avoir réuni les royaumes de Fez et de Maroc, avait rendu son âme à dieu, laissant la régence à Abdala son frère, auquel il avait recommandé ses enfants encore en bas âge. En conséquence Abdala, suivant l'usage antique et solennel des princes maures, s'empressa de faire trancher la tête aux aînés, procédé qui, de temps immémorial, a été reconnu le plus efficace pour prévenir les inimitiés de famille ; les deux plus jeunes Abdelmunem et Abdelméléc furent seuls épargnés pour conserver l'espèce.

Quand ils commencèrent à prendre de la barbe, Abdala se mit à les battre comme plâtre, ce qui, selon lui, était le meilleur moyen de leur former l'esprit et le cœur. Mais les jeunes gens se lassèrent bientôt de ce genre d'éducation, et, quoiqu'appelés à régner, ils préférèrent s'expatrier, et s'en allèrent chez les turcs.

Abdala enchanté d'en être débarrassé fit couronner son fils Mahamet, et mourut pour avoir trop bu à la cérémonie du sacre.

Mahamet, pour commencer son règne par un coup

d'état, envoya un archer à Trémécen expédier ses cousins ; cet archer, grand maladroit, en tua un et manqua l'autre.

Abdelméléc, le survivant, leva une armée, marcha sur Fez, battit l'usurpateur et reprit les deux royaumes.

Conquérant philosophe, il ne démentit pas ce titre, et au lieu d'étrangler les hommes pour avoir leur argent, et d'emprisonner les femmes pour obtenir leurs bonnes grâces, il se montra juste, humain, et se fit aimer de tout le monde.

Cependant Mahamet, de fort mauvaise humeur, s'était retiré sur les terres d'Espagne ; il demanda du secours au roi catholique qui lui fit observer qu'il n'avait que ce qu'il méritait. Alors il s'adressa au roi très obeissant. Sébastien, qui se connaissait beaucoup mieux que son collègue d'Espagne en morale et en droit des gens, sentit qu'il n'était pas convenable que des Maures et des infidèles fussent gouvernés par un souverain sage et généreux. Il résolut donc de secourir ce brave bandit de Mahamet, usurpateur et assassin, et de l'aider à chasser le bonet vrai

prince.

Un projet si charitable reçut l'assentiment de tous ; les chambellans, écuyers cavalcadours, gentilshommes de la chambre, valets de pied, dames et demoiselles d'honneur, enfin de la cour tout entière, à l'exception de la grand'maman qui prit chaudement le parti d'Abdelméléc. « Mon Cher fils, dit-elle, vous vous jetez dans une affaire que tous les emplâtres du monde ne sauraient accommoder ; elle est mauvaise, d'abord parce qu'elle est injuste, et ce qui est injuste ne peut jamais être utile ; ensuite, parce qu'on gagne rarement quelque chose à se mêler de ce qui ne nous regarde point. De quel droit allez-vous imposer un maître à un peuple qui n'en veut pas, et faire marcher vos sujets qui ne s'en soucient pas davantage ? Croyez-vous que les hommes sont créés pour être mis sur des contrôles et parqués en bataillons, régiments et brigades ? Il suffit de voir l'agrément qu'ils y trouvent, à quoi bon dépenser ainsi votre argent ? En avez-vous de reste, quand moi, votre grand-mère, j'ai à peine de quoi faire l'aumône ? Vous feriez beaucoup mieux de fonder quelque collège ou bien d'augmenter la

pension de vingt écus de ce pauvre Camoëns qui finira par mourir de faim, ce qui ne fera honneur ni à vous ni à votre siècle. — Madame, en vérité vous nous faites là des contes... » Il s'arrêta par respect, car au fond il était bon fils ; et il finit ainsi : « Ma grand'maman, je vous demande bien pardon ; mais vous n'entendez rien à l'honneur militaire. — Je voudrais bien savoir, mon cher petit-fils, ce que c'est que l'honneur militaire ? — L'honneur militaire, bonne maman, consiste à tuer des hommes et brûler des maisons, et c'est celui qui y réussit le mieux qui est le plus grand et le plus respecté. C'est ainsi qu'Agamemnon, Alexandre, Pirrhus, Attila et quelques autres ont obtenu l'admiration de la Terre. — Et la colère du ciel, reprit la vieille ; et je répons qu'à l'heure qu'il est, ils brûlent en enfer, entre Ponce-Pilate, et Julien l'apostat. — Cela serait bien possible, dit Sébastien, car ils ne combattaient pas les infidèles, et aucune des guerres qu'ils ont entreprises n'avait été bénie par notre Saint-Père le pape, ni par mon oncle le cardinal Henri ; mais ils n'en ont pas moins agi en bons gentilshommes ; et, dans tous les temps, ce qu'ils ont fait

sera beau et honorable. — Encore une fois, mon fils, je ne croirai jamais qu'il soit beau de tuer. Songez plutôt à donner des héritiers au trône, à devenir un bon et honnête père de famille. Un roi n'est que le premier bourgeois de son royaume ; et, comme le chef de la corporation, il doit montrer l'exemple. Je sais bien que ce n'est pas là ce que vous disent ces méchantes gens qui vous entourent. Hélas ! Que la fortune vous soit un instant contraire, et vous apprendrez à les connaître ; vous regretterez alors de ne pas avoir écouté les avis de votre vieille grand-mère qui ne sera plus. »

Là-dessus la bonne femme se mit à pleurer. Sébastien la consola de son mieux ; mais, toujours à son projet, il parla de la défense de la foi et de la gloire de Dieu : pour le coup la vieille se fâcha. « Par Notre-Dame, mon cher petit-fils, vous me ferez perdre la tête ! Comment dieu a-t-il besoin de vous pour sa défense ? Et quelle gloire peut-il trouver à ce que vous détruissiez les êtres qu'il a créés ? Est-ce que les araignées mangent les mouches pour l'honneur du Ciel ? Mêler dieu dans de pareilles questions, c'est blasphémer ! »

Si le premier point du sermon avait fait bâiller le prince, le deuxième l'avait endormi ; mais bientôt s'étant réveillé, il souhaita une bonne nuit à sa grand-mère, et alla se mettre au lit.

Cependant les préparatifs se continuaient avec activité, Sébastien, voulant s'exercer et savoir positivement ce que c'était qu'un combat, fit préparer quatre galères ; puis il invita, sous prétexte d'un déjeuner à la fourchette, un certain nombre de ses bons amis à s'y embarquer, et il leur adjoignit pour fraterniser une partie des troupes dont il avait fait l'acquisition.

Quand on fut en mer, à la place de plats et de fourchettes, les bourgeois trouvèrent de larges coutelas, de solides cuirasses : ils réclamèrent comme de droit. Le roi leur dit qu'au lieu d'un déjeuner, ils en auraient vingt ; mais qu'il voulait tenter sur les terres d'Afrique un petit essai de leur savoir faire. Les bourgeois se mirent à pleurer piteusement en songeant à leurs femmes et petits enfants. Les Allemands, qui n'aimaient pas les pleurards, leur dirent qu'ils les jetteraient à la mer s'ils ne cessaient,

ce qui les calma subitement.

On arriva sur la côte de Tanger, et là on commença à courir à droite et à gauche, à piller et massacrer ; les bourgeois grimaçaient d'abord devant pareille chose qui leur paraissait bizarre et incivile ; mais bientôt instruits par le bon exemple de leurs compagnons allemands, et encouragés par le roi qui avait promis de faire pendre le premier qui ferait le sot, ils s'apprivoisèrent à travailler héroïquement comme les autres et à faire pis encore.

De leur côté les habitants qui les premiers jours s'étaient, dans leur étonnement, laissé vexer et tuer, vinrent à trouver cela désagréable ; ils se le dirent les uns aux autres, et se réunirent en grand nombre pour demander à ces étrangers ce qu'ils voulaient.

Quand les gens de Lisbonne les virent en si bonne contenance, ils revinrent à penser à leurs femmes et à leurs petits enfants, et les Allemands songèrent qu'ils avaient en poche de bons écus et louis d'or, et tous ensemble convinrent que, pour leur répondre, il fallait d'abord remonter dans les vaisseaux, assurés que de là on

parlerait beaucoup mieux. Cet avis étant unanime, force fut au roi de le suivre, d'où l'on peut conclure que si les bourgeois et les Allemands savaient toujours ce qu'ils veulent, ils auraient toujours raison.

On regagna donc les galères, et quand ces maudits gentils et Mahométans se furent avancés sur le rivage pour savoir ce qu'on avait à leur dire, on leur envoya une furieuse décharge de mousqueterie, après quoi on rama à tour de bras, et l'on rentra triomphant à Lisbonne, où les bourgeois embrassèrent leurs femmes, et les Allemands leurs maîtresses. Le roi reçut des félicitations de toute la cour, sauf de sa grand-mère qui boudait. Sa valeur héroïque fut encore une fois chantée par tous les poètes, à l'exception de Camoëns, parce qu'entré la veille à l'hôpital il n'avait pas le cœur à la musique.

Le roi d'Espagne ayant appris le succès de son voisin, à qui il aurait bien voulu voir rompre le col, envoya le comte de Lemnos pour le féliciter ; ce fut le motif de grandes réjouissances. On offrit au comte, qui aimait la danse, un bal superbe où il dansa le fandango avec Madame la surintendante. Le roi très obéissant en fut si

enchanté qu'il voulut apprendre à danser.

L'ambassadeur d'Espagne en écrivit au roi catholique et le roi catholique, après avoir consulté les plénipotentiaires de Londres, Paris, Rome et Vienne, signa l'autorisation de lui donner des leçons.

Quand sa majesté sut danser, les préparatifs de l'embarquement n'étant pas encore terminés, elle résolut, pour prendre patience et pour ne pas se séparer de son ami Lemnos, d'aller tendre en personne, au roi d'Espagne, la visite que lui avait faite son ambassadeur.

La cour de Castille était réunie à Guadeloupe ; Sébastien y arriva incognito, au bruit du canon et suivi de plus de vingt-mille curieux. Philippe II le reçut à bras ouverts et le serra sur son cœur ; il fut aussi embrassé par le duc d'Albe, premier ministre, par le confesseur du roi et par toutes les princesses ses filles, les filles du roi s'entend, dont l'une nommée Dona Maria était une brunette fort avenant.

Rien ne fut épargné pour divertir le prince. Les fêtes

s'ouvrirent par un superbe sermon qui fut suivi d'un combat de taureaux et d'un autodafé. où l'on brûla trois juifs qu'on réservait depuis longtemps pour une circonstance d'apparat.

Au milieu de toutes ces joies, Sébastien avait rencontré plus d'une fois les yeux de l'infante : un soir elle lui avait serré la main, et un autre elle lui avait marché sur le pied. Il en toucha un mot à son excellent ami le comte de Lemnos, qui lui dit que dans cette conjoncture importante, il n'avait pas un instant à perdre pour acheter une guitare, et aller la nuit chanter une seguidilla sous les fenêtres de son amante, Sébastien y vit deux inconvénients, le premier était qu'il ne savait pas pincer de guitare, le second qu'il ne chantait pas. Lemnos lui répondit que cela importait peu, parce qu'il pouvait très bien chanter et pincer par procuration, et qu'il y avait en Castille bon nombre de gens, qui n'exerçaient pas d'autres fonctions.

Tout s'exécuta ainsi qu'il était dit.

Le lendemain, la cour et la ville savaient que le prince

avait chanté secrètement sous la fenêtre de la princesse et le roi, qui comprenait ce que cela signifiait, la lui promit en mariage, s'il revenait avec bras et jambes de son expédition pour laquelle il lui assura le secours de ses prières.

De retour à Lisbonne, Sébastien trouva que ses fidèles conseillers avaient tout bu et tout mangé ; il ne restait du trésor que le coffre et le surintendant qui s'émerveillait de n'y plus voir ce qu'il avait mis dans sa poche.

Il était urgent de remplir le vide. Alçaçova proposait de faire encore de la fausse monnaie ; mais le roi lui fit observer qu'il pourrait bien en être pour ses frais, parce que personne ne voulait plus en recevoir et préférait même aller aux galères.

La brûlure de juifs-qu'il avait vue en Castille lui rappela qu'il avait aussi dans ses-états bon nombre d'individus de cette classe utile. Ce fut un trait de lumière pour le conseil, qui calcula fort ingénieusement qu'en en faisant mettre un certain nombre à la torture, on

obtiendrait gracieusement des autres tout ce qu'on voudrait. Les économistes de tous les pays ont depuis longtemps remarqué que la race israélite ne suait l'or que sous les coups de bâton, sauf à employer les gibets pour exploiter les derniers filons de la mine. Aussi on voit dans tous les siècles passés, les princes habiles diriger cette opération financière par un procédé uniforme, et l'on peut ajouter, pour l'instruction des temps modernes, que cette manière de percevoir l'impôt a toujours été celle qui a occasionné le moins de frais et d'embarras, puisqu'au lieu de cette foule de percepteurs, collecteurs, receveurs, contrôleurs, inspecteurs, tous plus ou moins voleurs, les rentrées se font naturellement et commodément avec un chevalet, quelques cordes et coins, un exécuteur et deux aides. Dans les siècles grossiers on brûlait, mais aujourd'hui le bois est cher, d'ailleurs c'est contraire aux mœurs du jour, et cela n'a plus lieu que dans l'Inde sous la protection des lois anglaises, éminemment conservatrices des antiques usages et coutumes.

La perception ayant commencé le lendemain, les cris

des hébreux, qu'on exerçait arrivèrent jusqu'à la vieille reine. « Hélas ! Dit-elle, voilà bien des gens qui sanglotent et râlent ; qu'est-il donc arrivé dans la sainte ville de Lisbonne ? » Ceux de sa maison lui répondirent que c'était quelques mauvais juifs sans cœur, qu'on tenaillait parce qu'ils ne voulaient pas dire où était leur argent. À ces mots, la vieille pleura ; l'insensibilité de ces hommes lui faisait mal, et elle soupçonna que son petit-fils était encore là pour quelque chose.

Elle fut le trouver ; dès qu'il la vit entrer, il s'attendit à un sermon et se résigna, car il savait que sa grand-mère ne lui voulait point de mal. « Mon fils lui dit-elle, quand Dieu a fait les brebis, il ne les donna pas au loup pour les dévorer, mais au berger pour les garder. Le berger peut cueillir leur toison, c'est son droit ; mais eût-il aussi celui de leur ôter la peau, il n'a aucun profit à le faire, car alors elles ne produira plus de laine. Je vous ai raconté, quand vous étiez petit, l'histoire de la poule aux œufs d'or ; il paraît que vous l'avez oubliée, je vais donc vous la redire. — Ma grand-maman, je m'en souviens très bien, et je sais ménager mes sujets comme je le dois, ainsi que le

prouvent ces gens si frais et si gras que vous voyez sur la grande place, une badine à la main ; mais je ne puis considérer comme miens, ces traîtres juifs qui ont méchamment mis à mort notre seigneur, et qui s'enrichissent de l'or de mes bien-aimés vassaux par usure, sorcelleries, et autres mauvaises pratiques. En reprenant à ces vilains, pour le service de dieu, ce qu'ils ont acquis injustement et contrairement à ses commandements, je fais une action méritoire comme l'assure le très sage et subtil intendant, dom Caraçova.

— Mon petit-fils, voler est toujours voler, et il n'est pas plus permis de voler les voleurs que les autres. Si les hébreux sont coupables, faites les juger, mais ne les condamnez point par votre seule volonté et bon plaisir, car cela vous tournera à honte et dommage. Ils sont vos sujets comme les autres ; vous leur devez, comme aux autres, aide et protection, et leurs cris et sanglots qui me déchirent le cœur, appelleront sur vous la colère de Dieu. »

À ces mots, Sébastien fut saisi d'une grande

indignation contre ceux qui avaient ainsi empêché sa bonne mère de dormir, en maltraitant les juifs en ce lieu, et il ordonna sous peine de dix sous d'amende de procéder ailleurs aux exécutions.

La dépouille des juifs produisit une forte somme. les Allemands payés reprirent du cœur pour l'argent reçu. Douze mille volontaires furent levés à l'aide de ces garnisaires : on mit à la tête de ces braves, quatre jeunes seigneurs du meilleur ton, du plus brillant esprit, et qui s'entendaient à tout, hors à la guerre.

À cette époque, c'était le 9 novembre 1577, parut une comète, au signe de la Balance, près l'étoile de Mars ; elle avait une queue gigantesque, et cette malheureuse queue troubla tellement la cervelle du prince, qu'il eut l'idée de renoncer à son entreprise. Ce n'était pas le compte d'Alcaçova, que tourmentait cet argent en caisse, à peu près comme la vue d'une bouteille pleine tourmente un ivrogne. Ce n'était pas non plus comme cela que l'entendait Philippe, qui espérait bien que son bon voisin et futur gendre laisserait ses os en Afrique, et qu'il

hériterait de son beau petit royaume. Ce n'était pas davantage le fait du cardinal Henri, qui voulait régner en l'absence de son neveu ; ni de quatre commandants, qui comptaient sur le dos de croquants pour faire leur apprentissage, et sur leur peau pour augmenter leurs parchemins ; il n'y avait guère que l'infante, pressée de se marier, et la vieille reine, qui fussent de l'avis de la comète. Quant aux volontaires et Allemands, ils étaient tellement effarés et abasourdis, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils voulaient, et tout considéré, ils aimaient autant passer en Afrique, dans l'espoir que de là ils ne verraient plus ce grand vilain astre flamboyant qui les faisait mourir de peur.

Le surintendant, le cardinal Henri, et les quatre généraux, se réunirent pour rassurer le prince. Ils lui firent observer qu'une comète devait naturellement avoir une queue ; qu'il était dans les probabilités qu'elle en aurait également eu une, quand même il n'aurait pas levé douze mille bourgeois et acheté six mille Allemands. Que d'ailleurs la bulle du pape arrangeait toute chose ; et qu'on n'avait jamais entendu dire qu'une comète eût eu la

moindre influence sur une bulle.

De si solides raisons devaient faire effet. Pour achever de le décider, le duc d'Albe lui fit annoncer qu'il l'accompagnerait, s'il voulait lui donner le commandement de l'armée. Sébastien le remercia de sa politesse, et lui répondit : que tous ses aïeux ayant été en naissant d'excellents généraux, il devait l'être aussi par la même raison ; qu'il suffisait donc que la comète ne se mêlât pas de l'affaire ; qu'à l'aide de dieu et de sa bonne épée, il mettrait glorieusement l'entreprise à fin.

Quelques hommes habiles et expérimentés restaient dans les rangs. Il eut la sagesse de les en écarter, ne voulant rien devoir qu'à son sang royal et à Saint-Antoine, qu'il nomma généralissime.

les Allemands avaient dit aux bourgeois qu'un soldat qui n'était ni jureur, ni joueur, ni buveur, avait la mine d'un milicien. Les bourgeois, pour n'avoir pas l'air de ce qu'ils étaient, ne bougeaient ni jour ni nuit des tripots et cabarets ; et ce fut ainsi, ivrognant et filoutant, qu'ils se préparèrent au service de Dieu, et au châtement des

infidèles.

Quand le jour du départ fut fixé, chacun s'occupa de ses provisions, car en ces temps il n'y avait ni commissaire de guerre, ni munitionnaire général, ni vivandier, ni vivandière, tout se faisait par la grâce : mais quiconque y comptait, courait grand risque de mourir de faim. Chaque soldat embarqua donc sa marmite, son sac de farine, son morceau de lard et son quartaut de porto. Les plus prudents y ajoutèrent leur gouvernante, soit pour les aider à faire la soupe, soit pour qu'elle fût témoin de toutes les actions éclatantes qu'ils comptaient faire.

Le roi remit la régence du royaume à son bon surintendant Alcaçova, auquel il adjoignit, pour l'édification des fidèles, Almada, archevêque de Lisbonne, avec plein pouvoir de vexer ses sujets comme il l'eût fait lui-même. Cela terminé, il fit bénir l'étendard royal et les dagues des chevaliers, opération sage et utile, et qui doit être extrêmement agréable à Dieu.

Pendant ce temps, la grand-mère ne fit que gémir ; le départ ne fut pas gai. Les femmes pleuraient, et les

marmots auraient pleuré aussi, si la grimace que faisaient les papas en descendant dans les canots, ne les avait pas fait rire.

On mit à la voile vers le soir : le temps étant calme, les gens de Lisbonne qui avaient embarqué leur meilleur vin, voulurent en goûter ; j'entends ceux qui n'avaient pas le mal de mer, car les autres faisaient la plus piteuse mine du monde. Voilà qu'au milieu de la nuit, ceux qui avaient bu se réveillèrent avec la gorge sèche et une soif épouvantable ; tous coururent au baril à l'eau, mais ils s'aperçurent qu'ils avaient oublié de le remplir, tant les hommes de ces temps étaient bornés et imprudents.

Quand le jour parut, on trouva ces malheureux étendus sur le dos, tirant une langue d'un demi-pied. Le roi, craignant qu'ils ne devinssent enragés, s'empressa de relâcher à Cadix où ils avalèrent de l'eau si gloutonnement qu'ils enflèrent tout à coup comme des éponges, et ils restèrent si ronds qu'il fut impossible de les repasser par le trou de la cabine.

Ne sachant qu'en faire, le bon roi Sébastien traita

avec un hidalgo pour les conduire par terre à Lisbonne. Aussitôt que la flotte fut partie, ce gentilhomme, après les avoir désenflés à l'aide d'un procédé à lui connu, les vendit pour se dédommager de ses frais à un marchand turc qui retournait à Smyrne ; ce que l'on ne crut pas devoir empêcher à Cadix, de peur de décourager le commerce.

La flotte portugaise, favorisée par le vent, fut bientôt sur la côte d'Afrique ; on débarqua à Arsila près de Tanger, et l'on campa en s'entourant de retranchements et de chariots pour se préserver des mouches, fort incommodés en ce pays.

Cependant Abdelméléc avait pris à témoin Mahomet et tous les saints qu'il n'avait en rien donné lieu à cette agression : « Ces chrétiens sont véritablement des chiens, disait-il ; ils se jettent sur ceux qui ne leur ont point fait de mal ; si dieu est juste, comme je le pense, il les livrera tous au tranchant de mon sabre. »

Néanmoins, comme il était bon homme, persuadé que c'était la faim seule qui avait déterminé les Portugais à

quitter leur pays, il fit dire à Sébastien que s'il voulait laisser son peuple en paix, il lui donnerait quatre ou cinq lieues de terre propre à la culture. Les mauvais plaisants ricanèrent, et dirent que le roi était venu pour se battre et non pour planter des choux. Alors Abdelméléc lâcha un peloton de vingt-cinq ou trente mille Maures à cheval, qui, partant tous au galop, le cimenterre au poing, avancèrent sur les portugais en criant : *Allah !*

À cette vue, les miliciens commencèrent à détalier à toutes jambes ; les Allemands coururent après eux, les officiers après les Allemands, et les généraux après les officiers. Le seul qui tint bon fut le roi ; mais tout brave et tout roi qu'on soit, que faire contre trente mille hommes qui galopent comme des fous ? Il fut donc obligé de suivre l'armée, et il la l'attrapa au moment où elle mettait un pied dans la mer. Il fit honte à tous. Son éloquence, jointe à l'assurance que le peloton n'avancait plus, engagea le plus braves à sortir de l'eau ; les autres les imitèrent, et le roi ayant commandé : « Front, alignement ! » L'armée se retrouva en présence de l'ennemi ; mais comme il était nuit, chacun alla se

coucher.

Pendant ce temps le prince détrôné, ce vaillant Mahamet, pour lequel on avait entrepris la guerre, s'était campé à l'arrière garde, confisquant à son profit les bagages, les traînards, et surtout les gouvernantes dont il était particulièrement friand, vu qu'elles n'étaient pas tout-à-fait aussi noires que les Nubiennes et Maureses. Il est de fait que tout allié doit vivre et se récréer aux dépens de ses bons amis, et le digne homme ne faisait rien qui alors et depuis n'eût été consacré par l'usage.

Le lendemain matin, avant que les infidèles fussent réveillés, Sébastien assembla un grand conseil ; mais tous y parlaient à la fois, les Allemands en allemand, les Arabes en arabe, et les Portugais en portugais. Le roi eut beau crier, pester, jurer, ils n'en parlaient pas moins.

S'ils ne s'entendaient pas sur ce qu'ils voulaient dire, ils ne s'entendaient pas mieux sur ce qu'ils devaient faire. Il s'agissait d'aller à Larache. Les uns prétendaient y aller par terre, les autres par eau ; le plus grand nombre ne voulaient pas y aller du tout ; enfin on se mit en route,

seulement pour ne pas rester en place et comme on prend l'air pour sa santé.

Abdelméléc s'était établi dans une position avantageuse entre la mer et les montagnes : il y avait réuni tout son monde, et bientôt les deux armées se trouvèrent de nouveau en présence. Le roi maure, quoiqu'il eût pris médecine le jour même, fit aux siens un petit discours qui ne se sentait nullement de la circonstance. Sébastien ne dit rien, mais il écrivit une belle lettre à son ami Alcaçova, en le chargeant de ses compliments pour sa grand-mère, et il se revêtit de l'armure de Charles-Quint, que lui avait envoyée le roi d'Espagne, avec les amitiés de sa fille. Ainsi équipé, le prince de Portugal ne douta pas qu'il ne dût exterminer tous les infidèles, et il donna le signal du combat.

Dans ce moment le bon Abdelméléc, par suite sans doute de la médecine qui avait agi trop fortement, rendait le dernier soupir, en mettant son doigt sur sa bouche pour recommander le secret à ses généraux.

La mêlée fut terrible : les Allemands se battirent

comme des lions, et les portugais comme les Allemands ; chacun fit de son mieux, et le roi mieux qu'eux tous. Mais le dieu de la guerre est toujours, comme on dit, du côté des gros bataillons, et tous ces héros eurent beau espadonner, les Maures espadonnèrent plus longtemps.

Cependant la landwehr et les alliés s'étaient jetés sur le camp. Après avoir tout pillé, ils mirent le feu aux poudres en allumant leurs pipes, et ce bruit subit acheva de faire perdre contenance aux chrétiens, qui commencèrent à regarder les vaisseaux. Les plus voisins ne purent résister à la tentation de sauter dedans ; de proche en proche ils y sautèrent tous : je dis ceux à qui il restait les deux jambes, et ce n'était pas le plus grand nombre. La peur donne des ailes, le vent était bon, en moins de rien ils se trouvèrent en haute mer.

Quand on eut le loisir de réfléchir, et que chacun se fût tâté pour savoir comment il se portait, il considéra son voisin ; en se regardant on arriva à la vue de Lisbonne, et au moment d'entrer dans le port, on s'aperçut qu'on avait oublié le roi sur la terre d'Afrique.

La distraction était forte. On réunit une commission d'enquête, et l'on enjoignit à chacun de déclarer ce qu'il savait.

Tous croyaient avoir vu, mais nul n'en était sûr. L'un disait que quelqu'un lui avait dit qu'il avait entendu dire que le roi était tombé dans la rivière ; chose difficile, puisqu'il n'y en avait pas ; l'autre, qu'il avait été écrasé par son cheval ; celui-ci qu'on avait reconnu son casque sur le front d'un turc, et celui-là sa tête au bout de la pique d'un Maure.

Sur ces entrefaites, une galère survint avec un corps sans tête, qu'on avait recueilli au lieu de l'embarquement ; après l'avoir examiné, l'armée déclara que c'était le roi, et chacun rentra dans Lisbonne la larme à l'œil et le mouchoir à la main.

Grande y fut la désolation, qui augmenta encore quand on sut que sa majesté n'avait plus de tête. À l'instant on expédia un avis, avec une grosse somme pour la racheter des Maures, chez qui cela est denrée et marchandise. Le capitaine, qui avait du bon sens, ne

s'amusa pas à aller marchander avec les infidèles. Une tête coupée en vaut une autre ; il se fit débarquer à la nuit tombante, décapita le premier passant qu'il rencontra, balafra la figure de trois ou quatre coups de tranchet, la posa soigneusement dans un sac comme Judith fit jadis pour Holopherne, et, l'argent dans sa poche, revint à Lisbonne où il fut félicité sur le succès de sa mission.

La tête, après avoir été proprement recousue au corps, fut exposée publiquement. Tout le monde reconnut Sébastien, sans en excepter son oncle Henri et son ami Alcaçova. La seule grand-mère avait les yeux si rouges à force de pleurer, qu'elle ne put rien distinguer. Aussi soutint-elle que la ressemblance n'était pas frappante ; que son petit-fils était jeune et beau, tandis que le mort était vieux et laid. On lui répondit qu'un mort n'était jamais très bien, surtout quand il avait le nez et les oreilles coupés.

Aussitôt la régence de Portugal fit publier un bulletin par lequel il était démontré que les chrétiens avaient remporté une grande victoire sur les infidèles, qui avaient

tous été détruits ou à peu près ; que l'armée s'était rembarquée seulement par suite du chagrin qu'elle éprouvait de l'accident arrivé au roi, et de la tristesse que lui inspiraient les lieux où il avait péri. En conséquence, on décida qu'il serait chanté à la même heure un *Te Deum* et un *De Profundis* ; ce qui voulait dire qu'on serait triste et joyeux tout à la fois.

Le *Te Deum* fut exécuté par deux soprani, un ténor et trois basses, avec accompagnement d'orgue, de violon et de flûte. L'exécution, dirigée par le maître de chapelle de la cour, fut parfaite ; celle du *De Profundis*, où l'on avait ajouté des tambours et des trompettes, ne fut pas moins satisfaisante ; puis, un héraut d'armes, ainsi que l'assure l'histoire de Portugal, où je copie toutes ces choses, parut sur les marches de la cathédrale, et élevant l'écusson du roi, cria : « Peuple, peuple de Lisbonne, pleurez votre roi ! Dom Sébastien n'est plus. — Pleurons ! Répondit le peuple en sanglotant et fondant en larmes, notre roi Sébastien est mort. »

Après cela, la populace, qui aime toujours ses princes après leur décès, se mit à crier *racca* contre les auteurs de

l'entreprise, notamment contre le cardinal Henri et le favori Alcaçova ; ce qui détermina le parti espagnol à porter le premier au trône, et à conserver le second au ministère, dans l'espoir que la canaille leur tordrait le cou à tous deux, et qu'il resterait une bonne anarchie...

Tandis que ses fidèles soldats désertaient le champ de bataille, qu'on pleurait sa mort et qu'on embaumait un corps refait de deux pièces, qu'était devenu le véritable Sébastien ? Au plus fort de la mêlée, frappant toujours en criant : « Courage, amis ! Courage, enfants ! En avant, braves Portugais ! » Il ne s'apercevait pas qu'il avançait tout seul. Quand il se retourna pour savoir où il était, il se vit entouré d'ennemis sans un des siens pour le défendre ; il n'en continua pas moins à crier et à frapper d'estoc et de taille.

Bientôt, couvert de blessures, accablé de fatigue, il fut renversé de son cheval, saisi et désarmé par une foule avide qui ne se doutait pas qu'elle tenait un roi, mais qui, voyant un jeune et beau garçon dont on pouvait tirer bon

prix au marché de Tunis ou d'Alger, voulait avoir part à la prise. Ils en étaient donc à se chamailler, et se disposaient à en venir aux armes, lorsqu'un officier, pour couper court à la discussion, étendit le prisonnier à ses pieds d'un coup de masse. Alors les Maures, pour ne pas tout perdre, le dépouillèrent de ses vêtements et le laissèrent ainsi exposé.

À la pointe du jour, on ne sait lequel, il se sentit piqué au flanc ; il fit un mouvement, et un chacal effrayé s'éloigna du repas commencé.

Il était retombé dans son assoupissement, quand un second choc l'éveilla encore. On le tenait par les cheveux, et quelque chose de brillant sillonna l'air ; c'était le sabre d'un arabe qui se mettait en mesure de le décoller pour ajouter sa tête à une douzaine d'autres, qu'il chargeait sur un chameau.

En lui voyant rouler les yeux, l'enfant spéculateur du désert s'arrêta ; il calcula que la vente d'un esclave vivant lui rapporterait plus que la tête d'un mort ; en conséquence, après s'être assuré qu'il n'avait rien de brisé,

il le plaça, à l'aide de son valet, sur le panier de têtes et l'emporta dans sa tente.

Là, remis au soin des femmes, il fut pansé, soigné, médicamenté, et il commençait à reprendre ses esprits justement à l'instant où le peuple criait à Lisbonne : Notre roi Sébastien est mort !

Tout ce qui s'était passé était pour lui un songe éloigné et comme une autre vie ; il se rappelait qu'il avait été roi, qu'il avait eu des ministres, des courtisans, un grand-oncle et une grand-mère ; qu'il avait commandé une armée, qu'il s'était battu et qu'il avait été tué ; mais comment il se trouvait vivant sous une tente, au milieu des chevaux, des volailles et des moutons, voilà ce qu'il ne concevait pas.

Bientôt une vieille aux yeux noirs, à la main sèche, vint lui apporter du lait : Sébastien lui demanda où étaient son armée, ses vaisseaux, ses généraux, son bon cheval et l'armure de Charles-Quint ? Elle lui répondit par un geste qui l'invitait à boire, le conseil était bon, car les moutons et les chèvres qui déjà avaient flairé le pot,

s'apprêtaient à lui en disputer le contenu.

Le roi ouvrait des yeux ébahis, ne sachant ce qu'elle voulait. La vieille posa le vase près de lui et s'en fut. Aussitôt, ce qu'elle avait prévu arriva : un gros bouc, en deux coups de langue, avala le déjeuner, et non content de cet acte arbitraire, il leva la patte sur la tête sacrée de sa majesté qui, en ce moment, regretta de n'avoir pas ses gardes-du-corps ou du moins son premier gentilhomme de la chambre.

Le lendemain, au lieu de fanfares qui accompagnaient autrefois son réveil, il n'entendit autour de lui que les poules qui rappelaient leurs poussins, et le piétinement de nombreux quadrupèdes, pacifiques compagnons dont la présence sembla l'avertir que son palais ordinaire serait désormais une étable.

Il ne s'en formalisa pas, en songeant que notre seigneur, qui valait bien un roi de Portugal, y avait été aussi, ce qui n'avait nullement nui à sa considération.

Deux fois par soleil il revit la vieille femme et deux

portions de lait, qu'il avait grand soin de mettre à l'abri de l'appétit du bouc. Un jour il fit entendre que le lait ne le nourrissait pas, et on lui apporta des dattes et de la galette, ce qui lui parut le meilleur repas qu'il eût jamais fait. Dès ce moment ses forces commencèrent à renaître, et il put se tenir debout.

Un matin, désirant respirer l'air et savoir où il était, il sortit de la tente ; le soleil se levait, il ne vit autour de lui qu'un ciel de bronze et un océan de sable. Il avait fait quelques pas dans la campagne, quand un homme à l'œil farouche court à lui, et lui applique sur les épaules une houssine qu'il tenait à la main. Le prince indigné s'avance sur l'insolent, qui, tirant son poignard, allait le lui enfoncer dans la poitrine ; mais la vieille lui arrêta le bras, en faisant signe à Sébastien de rentrer ; ce qu'il exécuta. Quelque brave et indigné qu'on soit, on n'est jamais flatté de mourir, surtout quand on relève de maladie.

Lorsque l'indignation du prince lui permit de réfléchir, ses réflexions ne furent pas gaies. Les

contradictions ne sont agréables pour personne, notamment pour un prince qui n'en a pas l'habitude.

Après s'être bien frotté le dos et la tête, moyen sûr de faire venir les consolations, il jugea que l'homme qui agissait avec si peu de cérémonie ne pouvait être son vassal ; que lui même n'était pas en Portugal, ce que l'aspect des lieux lui avait déjà fait soupçonner ; qu'il n'était pas non plus dans son camp, car il n'aurait pas été traité si cavalièrement en vue de son armée ; d'où il conjectura qu'il n'avait plus de soldats, pas même de sujets, et qu'il pouvait bien l'être devenu lui-même. Enfin, de raisonnement en raisonnement, de conséquence en conséquence, il conclut qu'il était prisonnier chez les arabes, et qu'en le mettant à l'écurie, en lui donnant un coup de gaule et presque un coup de poignard, on n'avait fait que suivre le droit commun et la coutume locale. Tout cela n'était pas mal calculé pour un roi légitime qui n'avait jamais rien vu qu'à travers le métal de sa couronne. Mais, comme nous l'avons déjà dit, le prince tenait du bon sens de sa grand-mère, et en dépit des surintendants et des amis d'Espagne, il avait conservé une

partie de ses facultés intellectuelles. Il pensa donc encore qu'en se découvrant aux arabes, il courrait risque d'être livré aux maures et massacré, ou bien mis à une rançon si haute, que son oncle ne pourrait ou ne voudrait pas la payer ; et il jugea qu'il valait mieux attendre une occasion de se faire racheter au taux ordinaire du commerce comme un simple chrétien de pacotille, ou bien de s'échapper au risque de recevoir encore une correction.

Ses blessures étaient entièrement fermées. Son maître, dont la mauvaise humeur était passée, le chargea avec la vieille, de veiller sur ses compagnons de chambre, c'est-à-dire les boucs, les chameaux, les poulets ; et de les mener promener dans le désert. À bien prendre, c'était le métier qui pouvait convenir le mieux à un monarque déchu. Les fonctions de pasteur sont encore une espèce de royauté, et peut-être vaut-elle mieux que l'autre.

Un souverain, surtout de nos jours, ne peut disposer de ses moindres sujets sans mille et mille formalités et cent caquetages. Ne veut-il seulement que leur argent, il

faut qu'il le leur demande ; et s'ils consentent à le donner, ils veulent savoir ce qu'on en fait. Un berger n'a jamais de contradiction à subir, point d'entraves à combattre. A-t-il besoin de s'habiller, il tond un sujet ; en est-il embarrassé, il le tue ; a-t-il faim, il le mange. Aucune réclamation ne se fait entendre. Le mort ne le trouve pas mauvais, et le reste du troupeau le trouve bon, parce que la ration augmente. Il est vrai qu'un pasteur n'entend parole emmiellée ni de ses bœufs, ni de ses brebis, mais qu'est-ce que paroles emmiellées ? Tromperie, mensonge. Il est vrai aussi qu'il a quelquefois à repousser les loups, mais encore ne voit-il ni ses chiens ni ses béliers se joindre à eux contre lui. Et les loups sont choses moins venimeuses que les flatteurs, dénonciateurs, solliciteurs ; espèce avide de l'or et du sang des hommes, et habile à faire perdre aux princes la vue et la raison.

Telles étaient les réflexions que faisait le roi de Portugal en gardant ses bêtes à l'ombre quand il en trouvait, et à côté de la vieille, qui le secondait, comme nous l'avons dit, dans ses fonctions pastorales. La présence de la bonne femme lui rappelait sa grand-mère

et les avis qu'elle lui avait donnés. C'est alors qu'il pleurait ses erreurs et qu'il reconnaissait qu'elle disait vrai. À cette occasion je ferai la remarque que les trois quarts des bons conseils de ce monde sont donnés par les bonnes femmes, et qu'en règle de conduite, en économie, en politique, en diplomatie, en cuisine et en médecine, on ne peut mieux faire que de s'en rapporter à elles. En littérature elles ne sont pas fortes, mais aussi n'y ont-elles aucune prétention, car les bonnes femmes sont modestes, et quoique en général elles parlent beaucoup, il n'est pas moins vrai qu'elles ne parlent que de ce qu'elles savent.

Un jour que le prince gardait ses troupeaux, des arabes de la tribu des maraudeurs, cachés derrière un monticule de sable, s'élançèrent sur ses deux plus beaux chameaux et les emmenèrent. Il allait prendre sa course pour les poursuivre, lorsque s'apercevant que d'autres pillards se saisissaient des moutons les plus gras, il se tourna de ce côté, joignit les voleurs, et un grand combat à coups de poings s'ensuivit. N'ayant pas encore repris toute sa vigueur, il dut succomber. Après l'avoir roué de coups, les vainqueurs emmenèrent leur proie, en le

laissant étendu sur le sable.

Cependant il put se traîner jusqu'au bercail, où une hyène furieuse et quelques renards de sa suite faisaient un dégât épouvantable. Les cris du prince éloignèrent ces méchantes bêtes : succès tardif. Une moitié des brebis étaient égorgées, et l'autre moitié estropiées. Il sentit alors que l'état de pasteur avait aussi ses désagréments, et dans cette circonstance il aurait autant aimé être roi.

Quand le soir fut venu, et que son maître vit la situation des choses, il croisa ses mains sur sa poitrine, et dit : « Dieu est Dieu ! » et il condamna le berger, ministre responsable, à la bastonnade, qu'il reçut d'assez mauvaise grâce.

Le jour suivant, une autre bande encouragée par le premier succès, vint attaquer le petit camp. Après une vaillante escarmouche, les assaillants eurent l'avantage ; tout fut pillé, et le roi, qui faisait partie du butin, lié à la queue d'un cheval, fut obligé de faire quinze milles avec trois ou quatre têtes humaines, qu'on lui avait mises en sautoir.

Ses nouveaux maîtres, bandits de profession, étaient continuellement en course. Les fonctions de Sébastien étaient des plus pénibles ; il servait d'auxiliaire aux ânes, et portait le bagage, bien entendu que sa part des coups était toujours la plus forte, et celle des vivres la plus mince. C'est ainsi qu'il se perfectionnait dans la science des choses et la connaissance des hommes.

Il avait plusieurs fois fait entendre à ses propriétaires qu'il désirait se racheter, mais ceux-ci n'osant se rapprocher des villes, et pour cause, ne paraissaient pas faire grande attention à sa proposition. Cependant un jour qu'il les vit en grande conférence, il se douta qu'il s'agissait de lui ; en effet les arabes s'en occupaient, mais ils n'étaient pas d'accord sur la destination qu'ils lui donneraient : les uns voulaient l'embaumer, l'empaqueter et l'encaisser, bref le confectionner en momie avec un beau manuscrit entre les jambes, pour le vendre aux savants d'Europe, qui commençaient à rechercher les antiquités Égyptiennes. Les autres prétendaient le négocier en vie, assurant que s'il n'y avait pas autant de profit, il y aurait aussi moins de déboursés. Cette opinion

prévalut, et le conseil terminé ils le lavèrent et le rasèrent, et après lui avoir donné double ration, ils le firent monter sur un dromadaire : tant d'égards auxquels il n'était pas accoutumé, lui parurent d'un bon augure.

Vers le milieu du jour, on s'arrêta à une espèce de caravansérail ou bazar, où il fut mis en vente à côté de plusieurs centaines de nègres, négresses et négrillons, espèce créée et mise au monde pour être en tout pays échangée contre de l'or.

Seul blanc de la foire, il attirait beaucoup de curieux, mais pas un amateur, quoique le commissaire priseur chargé de le débiter fût un pompeux étalage de son mérite et le recommandât aux pratiques, attestant sur son âme que c'était un blanc de race pure et de première qualité. Enfin un artiste nubien l'acheta pour en faire une spéculation particulière.

Habitant d'un canton où les blancs sont rares, il avait l'intention de lui apprendre quelques tours agréables et de le montrer aux curieux, en compagnie de divers autres animaux savants dont il avait la direction avec privilège.

Le lendemain, dans un village nègre, il ouvrit son théâtre. Déjà une recette assez abondante en dattes et en koris annonçait que son idée n'était pas mauvaise, quand le sorcier de l'endroit, craignant qu'il ne résultât dommage pour sa propre industrie, improvisa un sermon contre le nubien et son spectacle ; il prouva que le blanc ne pouvait être que le diable, ainsi que sa couleur l'indiquait de reste, et que le noir était son compère. Sur ces considérations, il engageait les fidèles à les sacrifier tous les deux à Mubo-Jumbo.

Pour éviter la suite de cette prédication, le directeur et sa troupe n'eurent rien de mieux à faire que de partir au plus vite.

Ayant gagné un port de mer, ils y rencontrèrent deux hommes à manteau blanc : c'était des frères de la rédemption voyageant pour racheter les captifs ; noble commerce qui mériterait la prime au moins autant que celui des morues ou des harengs.

En reconnaissant ce costume, le prince tressaillit et fit le signe de la croix. Sur ce simple acte, les bons frères

s'approchèrent, payèrent sans trop marchander et emmenèrent leur acquisition.

Les deux religieux étaient siciliens. Sébastien, qui avait eu des démêlés avec leur cour, ne crut pas prudent de leur faire une entière confiance : il leur dit seulement qu'il était Portugais, soldat du roi Sébastien, et qu'il avait été pris par les arabes.

Après diverses courses et le rachat d'autres esclaves, nos voyageurs gagnèrent un port, et tous ensemble s'embarquèrent pour Palerme, où était leur couvent.

À leur arrivée, ils furent reçus par le clergé et conduits processionnellement à l'église du chapitre. On habilla chaque captif d'une robe blanche, on lui remit trois écus et un bâton de pèlerin, et on lui souhaita bon voyage.

Le malheur avait rendu Sébastien aussi prudent qu'il l'était peu naguère. Nous avons vu les motifs qu'il avait eus de ne pas se faire connaître ; d'ailleurs quel que fût le désir de savoir ce qui se passait en Portugal, il tremblait

de l'apprendre ; le cœur lui saignait en songeant à l'inquiétude de ses soldats, de ses chers bourgeois, à la description déchirante qu'on allait sans doute lui faire de leurs angoisses ; il craignait même qu'ils ne fussent tous morts de chagrin.

Il fut bientôt rassuré, et le premier passant près de qui il alla aux informations lui dit : que le roi Sébastien, un étourdi, un fou, d'ayant voulu écouter les conseils de personne, et ayant porté en Afrique une guerre injuste, l'issue en avait été telle qu'on l'avait prévue, c'est-à-dire les Portugais battus et le roi tué, ce que toute la chrétienté avait trouvé parfaitement mérité. Il ajoutait : qu'en Portugal, si on regrettait les braves, morts par suite de l'entêtement d'un insensé, on n'avait fait que rire en voyant rapporter son cadavre en deux pièces et deux voyages ; qu'on l'avait néanmoins inhumé en grande cérémonie à la suite d'un très beau service, et que son oncle Henri était monté gaiement sur le trône, la veille même de l'enterrement.

Sébastien ne fut pas médiocrement étourdi de ces

nouvelles. Il ne concevait pas comment quelque chose pouvait aller sans lui dans son royaume, et pourquoi une autre armée n'avait pas été levée pour le délivrer s'il était prisonnier, ou le venger s'il était mort : « Quoi ! Disait-il, aurais-je été trahi par tout le monde, même par ma grand-mère ! »

Celui qu'il avait interrogé pouvait être quelqu'étudiant en droit, quelque carbonari, quelqu'homme du mouvement, ennemi de la puissance des rois en général, et de la sienne en particulier ; il s'adressa à un autre passant dont la mine pacifique lui faisait croire à des idées moins nouvelles ; mais il n'en put rien tirer que des paroles plus sévères encore.

« Hélas ! Continua-t-il, voilà donc ce que c'est que la gloire ! Je me suis battu comme un lion, j'ai eu trois chevaux tués sous moi, j'ai reçu dix blessures, j'ai été pris, marchandé, vendu, et maintenant me voici pèlerin, un bâton blanc à la main, tandis que mon oncle, ma couronne sur la tête et mes nippes sur le dos, règne gaillardement à ma place. Ah ! Si l'on ne me considérait

pas comme un héros, on devait du moins me regarder comme un saint ; car enfin la guerre était une croisade, et j'avais une bulle du pape. Et vous, ma grand-maman, vous avez laissé faire cela ! Et vous, mon bon ami Alcaçova, vous leur avez donné la caisse pour payer un *De Profundis* quand je me porte bien ; et toi, peuple ! Et vous, bourgeois, plus bêtes que des oies, vous mangez votre mouton au piment et vos tomates sur le gril, comme si de rien n'était ! Qui voudra croire dans ce pays, où personne ne me connaît, que je suis Sébastien, roi de Portugal et des Indes ? Quand je le crierais à tue-tête dans les rues et sur les toits, on me répondrait : Eh ! Bonhomme, Sébastien est mort et enterré ; on a chanté son *Requiem* et fait son épitaphe ; allez dormir un somme, et cuver votre vin. »

Ces réflexions rendaient le pauvre prince presque fou ; de façon qu'en le voyant parler seul et gesticuler avec son bâton blanc, tous les passants s'étaient rassemblés autour de lui, et ce fut à grand'peine qu'il put se sauver dans la campagne.

Ayant aperçu au pied de la colline un trou commode, il résolut provisoirement de se faire ermite, ce qui lui était facile, car sa barbe était longue et sa robe avait roussi au soleil. En conséquence il s'installa dans sa niche, précédemment occupée par un homme de même métier, mort en odeur de sainteté.

L'ermitage renfermait les ustensiles nécessaires à l'état. Moyennant ses trois écus, il fit marché pour le tout, avec la nièce du défunt, ou, selon d'autres, sa cousine, qui tenait le cabaret voisin.

Le nouvel ermite était jeune et beau. Les filles du canton eurent bientôt une confiance particulière en ses prières ; de façon que le prince qui s'était mis là pour vaquer à ses affaires, n'avait ni jour ni nuit le moment d'y songer. Cependant il aurait bien voulu instruire son aïeule de sa situation, et la chose paraissait assez convenable ; mais une difficulté l'arrêtait encore. Soit qu'on eût oublié de lui apprendre à écrire, soit qu'il eût perdu par ses blessures l'usage de quelques doigts, il ne savait par où commencer sa lettre. Enfin il fit connaissance avec un

petit garçon qui avait été au collège. Il lui dicta sa narration de manière à conserver l'incognito, et avec huit jours de travail et une main de papier, car le petit garçon n'écrivait qu'en gros, cette importante épître fut terminée. Il la confia à un capitaine de navire, nommé Catissani, qui allait porter du blé en Portugal ; il la lui recommanda particulièrement après avoir payé le port ; mais celui-ci, ne concevant pas trop à quoi une réponse pouvait être utile à un ermite, fit usage du papier d'une manière qui lui parut beaucoup plus naturelle.

Pendant que Sébastien attendait des nouvelles qui ne devaient pas arriver, la vue des fillettes dont les visites ne cessaient pas, lui rappela sa fiancée d'Espagne, et il se souvint qu'il en était passionnément amoureux. Il avait même conservé une tresse de ses cheveux que les Arabes lui avaient généreusement laissée, parce qu'ils n'avaient pu trouver à la vendre.

Vers cette époque, on annonça à Palerme le voyage du fils du vice-roi de Naples. Ce jeune seigneur, qui venait de se marier, voulait promener sa femme dans l'île,

et des préparatifs magnifiques avaient été faits pour les recevoir.

Le jour de leur entrée, Sébastien, se trouvant par hasard avec la foule, ne fut pas médiocrement surpris de reconnaître dans la mariée l'aimable princesse qui lui avait juré une fidélité éternelle ; il poussa un soupir qui fut entendu d'un mille, et courut s'enfermer dans son ermitage, où il pleura trois jours et trois nuits sans discontinuer. Cela fait, il s'aperçut que la présence de l'infante était un coup du ciel ; que rien ne lui serait plus facile que de s'en faire reconnaître, et que, malgré son infidélité, il n'était pas impossible qu'elle pût l'aider à rentrer en Portugal, et à reprendre son sceptre, sa couronne, et tous ses autres effets. Il se présenta donc au palais.

On annonça à la princesse qu'un saint homme désirait lui parler, et comme elle était très pieuse, elle ordonna qu'on l'introduisît.

À l'aspect de cette figure, la dame rougit et pâlit ; toutefois, ayant appris la diplomatie sous son père et

Lemnos, elle se remit promptement, et Sébastien lui raconta son histoire de point en point, sans même en oublier le coup de houssine.

Ce récit terminé, il implora son assistance pour reconquérir son nom et ses états ; et pour achever de la toucher, il crut devoir montrer la tresse de ses cheveux. Aussitôt la princesse courut au cordon de sa sonnette, ou de ce qui en tenait lieu alors. Ses femmes ainsi que la compagnie des gardes étant entrés : « Délivrez-moi de cet insensé ! » S'écria-t-elle ; puis elle se trouva mal. On allait faire sauter l'ermite par la fenêtre, mais il se hâta de sortir par la porte.

La même nuit, quatre hommes et un caporal vinrent le saisir dans son ermitage ; et sans qu'il eût le temps de prendre son rosaire et sa discipline, ils le portèrent au port, où les attendait une felouque.

Quand on fut à quelque distance des côtes de Calabre, survint un coup de vent qui fit chavirer la barque ; les quatre hommes et le caporal s'en allèrent droit au fond ; les matelots gagnèrent le bord à la nage ;

et l'ermite, qui ne savait pas nager, resta soutenu par sa robe, assez inquiet sur la suite du voyage.

La situation était critique, car il était probable qu'aussitôt que l'étoffe serait imbibée, ce qui ne pouvait tarder, il rejoindrait, dans le gouffre, le caporal et ses quatre hommes, dont la société n'avait rien qui lui parût fort désirable. On lui avait en outre fait tellement peur de Scylla et de ses chiens, qu'il croyait toujours les voir à ses trousses.

Cependant le courant poussait à terre ; il n'en était pas à plus de trois perches, lorsqu'il lui vint l'idée d'allonger les jambes, il sentit le sable, et une grosse lame qui le prit en travers l'envoya sur le rivage.

Il commença par remercier Dieu ; puis ayant ôté sa robe, il la mit au soleil, et s'étendit à côté pour se réchauffer.

Quand il eut rajusté sa toilette, il sentit qu'il avait faim, et il n'avait pas un son dans sa poche ; il n'avait pas même de poches ; car dans son ermitage de Palerme,

ayant tout sous la main et à discrétion, il n'en avait pas besoin. Il voyait bien autour de lui des habitations ; mais pour manger, quand on n'a rien pour payer, il faut bien demander ou prendre. Mendier, pour un roi, était dur ; prendre était plus naturel et plus dans les habitudes des héros. Il crut que sa robe lui interdisait la violence, et avec une humilité toute chrétienne, et pour l'expiation de ses péchés, il se résigna à tendre la main.

Sa première pétition s'adressait à un rustre qui lui dit : Dieu vous bénisse. La deuxième fut à une pauvre vieille qui lui rappela encore sa grand-mère, et il en reçut deux œufs. Un peu plus loin il obtint du pain, et enfin une petite outre de vin. Il se retira à l'ombre d'un olivier, et il se disposait à un repas bien nécessaire, lorsqu'il remarqua qu'il n'avait pas de feu pour faire cuire ses œufs, ni de sel pour les assaisonner.

Un couvent était à peu de distance ; les bons pères ne lui refuseraient point ce léger service. Il présenta sa requête au portier, qui lui demanda s'il n'était pas le quêteur qu'on avait vu au village ? Sur sa réponse

affirmative il l'engagea à entrer ; le pauvre prince fut ravi de tant de prévenance ; il reconnut qu'il était parmi des confrères, et il ne douta pas qu'ils ne vinsent à son aide.

Il raisonnait ainsi lorsque parut le gardien, qui lui fit quelques questions sur le couvent auquel il appartenait. Sébastien lui avoua qu'il n'était qu'un simple laïque voyageur qui venait de faire naufrage, et n'avait que sa robe et la bonté des fidèles pour gagner Rome où ses affaires l'appelaient. À un signal du prieur, quatre vigoureux moines entrent, s'emparent de l'ermite, lui enlèvent ses provisions, lui coupent sa barbe, puis le dépouillent de sa robe, et, le couvrant d'une mauvaise veste, le poussent dehors, en lui disant que s'il osait reparaître dans le pays et quêter quelque part, il n'en serait pas quitte à si bon marché.

Le procédé était sévère à l'égard d'un grand prince qui jusqu'à ce jour n'avait été battu que par les infidèles. Instruit par l'expérience, il jura bien qu'à l'avenir il mangerait ses œufs sans sel plutôt que d'en demander aux moines, il s'éloigna en toute hâte de ces lieux

inhospitaliers, dévorant sa colère, ce qui ne diminuait pas son appétit.

Arrivé dans un bourg et ne voyant autour de lui aucun frère quêteur, il se hasarda à solliciter quelque secours ; mais son costume de paysan ne faisait pas l'effet de la robe ; on le traita de fainéant et on ne lui donna rien ; il demanda du travail, on se moqua de lui. Cependant, comme on ne meurt guère de faim que dans les bonnes villes de Londres et de Paris, il ne mourut pas, et arriva à Rome, vivant de sa bonne mine et de la grâce de Dieu.

Son dessein était de se faire reconnaître du pape. mais nulle part on n'obtient audience en veste ; et le serviteur des serviteurs n'aime pas plus que les autres les gens crottés, Sébastien apprit que pour être reçu à la cour de Rome, il fallait un manteau d'abbé. Heureusement il en trouva un de hasard qu'on lui prêta par charité.

Admis devant le pape, il se prosterna et embrassa sa mule ; puis il lui exposa son nom et ses malheurs. Le Pape, après l'avoir écouté avec attendrissement, et avoir même deux fois essuyé ses larmes, lui dit : « Mon fils,

vous êtes un grand pécheur, mais le seigneur est miséricordieux : vous direz tous les jours un *Pater* pour le repos de l'âme du glorieux roi Sébastien mort en Terre Sainte, et un *Ave* pour la prospérité du règne de son éminence le cardinal Henri, son successeur légitime au trône de Portugal. Je vous donne l'absolution, allez et ne péchez plus. » Il le Bénit, et il sortit laissant le prince à genoux et la bouche béante.

Il serait resté longtemps dans cette situation, si deux vénérables personnages n'étaient pas survenus, accompagnés de deux suisses papaux. On fit monter Sébastien dans un des carrosses de la cour, on le conduisit aux frontières de l'état de l'église ; là un de ses compagnons lui proposa de descendre pour prendre l'air, il lui glissa dans la main vingt-cinq écus romains en lui enjoignant le silence sous peine d'excommunication majeure, et remontant en voiture, il quitta le prince, tout aussi ébahi qu'il l'avait été aux pieds de Sa Sainteté. Hélas ! À quoi menaient alors les bulles et les croisades ? À vingt-cinq écus et l'excommunication !

Il s'achemina vers Venise, où d'après ce qu'on lui avait dit, le pain était à bon compte et les nouvelles sûres.

À son arrivée il se logea chez un cuisinier, Cypriote de nation, à qui il avait été recommandé ; et, pour payer son logement et sa nourriture, il l'aida dans l'exercice de son état.

Quelques uns de ses anciens sujets attachés à l'ambassade de Portugal, venaient de temps en temps goûter du vin de Montefiascone et manger du strachina. chez Francisque le Cypriote. Un jour, ayant aperçu le prince, ils le reconnurent ; et, tombant à ses genoux, ils l'invitèrent à boire un coup avec eux, ce à quoi sa majesté, qui depuis longtemps avait renoncé à l'orgueil, consentit volontiers en leur recommandant le secret. Mais le moyen de faire taire des Portugais attachés à une ambassade ? Deux jours après, toute la ville savait son histoire, et toute la ville fut au cabaret du Cypriote pour voir le prince qui tenait la queue de la poêle.

Les affaires de Francisque s'en trouvèrent si bien, qu'il voulut donner à son associé un tiers dans les profits ;

et dom Sébastien, qui éprouvait pour la première fois un acte de justice, accepta en lui promettant de le faire son premier ministre si jamais il remontait sur le trône.

Cependant les bruits publics parvinrent aux oreilles de l'ambassadeur, qui, sans vouloir entendre le prince, cria à l'imposture, produisit son extrait mortuaire, et dit qu'il allait au nom du roi Henri le faire appréhender au corps. Les amis de Sébastien lui conseillèrent de se réfugier à Padoue, au grand désappointement du Cypriote, qui porta plainte contre la cour de Portugal comme lui faisant tort dans son commerce.

Il était temps que notre héros partît, les sbires arrivaient : ils coururent droit à la poêle, ils la trouvèrent à la place, mais sa majesté ne la tenait plus, et l'hôte furieux leur jeta la friture au visage.

L'ambassadeur ne voulut pas en avoir le démenti ; il fit assembler le conseil des dix, et les inquisiteurs d'état, et il accusa Francisque et son aide de tenir une gargote où l'on mangeait le vendredi saint de la viande de porc, et où l'on faisait à Pâques des ravioles et des poulpètes avec la

chair des petits enfants. En conséquence on décida que le Cypriote serait immédiatement enfermé dans les plombs, et le marmiton ramené à Venise pour répondre de sa cuisine.

On en était là quand il survint un envoyé du vice-roi de Naples qui avait appris par son fils l'aventure de Palerme, et qui réclamait le prisonnier au nom du roi d'Espagne, protecteur légitime et père temporel du Portugal.

Tant de cérémonies et pourparlers pour un marmiton donnèrent à penser à la république, qui conclut qu'il y avait là quelque mystère. Mais ayant grand intérêt à ne pas se brouiller avec l'Espagne, elle jugea, toute réflexion faite, d'après le principe immuable du *primo mihi*, qu'il fallait abandonner à son sort le confident de Francisque, prince ou non. Il fut donc remis bien ficelé aux envoyés du vice-roi, et il quitta ainsi Venise, ne demandant pour toute grâce que la liberté du Cypriote, ce qui lui fut accordé.

Arrivé à Naples, alors soumise à l'Espagne, le prince

apprit que le vice-roi était absent, et que son bon ami le comte de Lemnos le remplaçait par intérim. À cette nouvelle son cœur bondit de joie : il ne douta pas qu'il ne fut incessamment proclamé vivant et rendu à ses sujets. En attendant on l'enferma au château de l'Œuf, où, placé sous le toit, il avait du moins les pieds secs. Il s'empressa de demander une audience à son cher et bien aimé compère, certain que les détails qu'il lui envoyait étaient bien suffisants pour lever tous ses doutes, s'il en avait.

L'effet de cette missive fut prompt : deux heures après, par un ordre spécial du comte, on le descendit dans un cachot avec défense de le laisser voir à qui que ce fut.

Le lendemain un envoyé vint lui offrir un couteau et une corde en lui disant : « Voilà la réponse que son excellence vous envoie. » Sébastien dit à l'émissaire : « Vous me tentez en vain, je supporterai mon malheur ; reportez au vice-roi son présent. » On le lui laissa néanmoins, et pendant trois jours on ne lui donna rien autre, heureusement il avait le cœur si serré de l'ingratitude de Lemnos, que la pensée de manger ne lui

vint même point. Ce ne fut qu'au commencement du troisième jour, qu'ayant soupiré fortement, son estomac se dilata, et le besoin se fit sentir. Il jeta un coup d'œil sur la corde et le couteau. Le tourment de la faim devint tel, qu'il saisit la corde avec une espèce de rage ; mais l'idée d'un prince pendu le révolta, et de peur d'une nouvelle tentation, il la coupa en morceaux. Elle était de sparte, espèce d'herbe plus dure que le foin, et pourtant le besoin qu'il éprouvait était si pressant, qu'il en mangea et qu'il trouva de la saveur à ce mets.

Le quatrième jour il vit entrer le confesseur du vice-roi, l'auditeur général et deux greffiers : il tenait alors le couteau à la main, songeant peut-être à en faire l'usage auquel la corde ne lui avait pas servi ; mais la présence des survenants changea le cours de ses idées. Il eut un moment envie d'éventrer un de ses persécuteurs ; néanmoins, repoussant cette idée mondaine, il remit le couteau dans sa gaine, et salua poliment la compagnie.

L'auditeur lui dit qu'il aurait à l'instant un bon repas et la liberté ensuite, s'il voulait déclarer qu'il était Calabrais,

et signer le papier qu'il lui présentait. « Sébastien roi de Portugal ne peut acheter la vie par un mensonge ! » répondit le prince.

Alors parut un individu qui tenait une hache et un billot : on signifia au prisonnier qu'il fallait obéir ou mourir ; il tendit le cou. Le confesseur étonné arrêta la hache et sortit. L'auditeur et les deux huissiers le suivirent, et on apporta au malheureux un peu de pain et d'eau.

Le même jour on fit publier dans la ville, à son de trompe, qu'il avait confessé son imposture, et l'on afficha l'acte où il avait, disait-on, apposé son seing.

Cela rassura Lemnos ; il voulut voir le prisonnier qui fut amené au palais. Il faisait fort chaud, le vice-roi était nu-tête ; en entrant, le prince lui dit : « Couvrez-vous, comte de Lemnos. » Ce qui déconcerta si bien l'excellence, qu'elle oublia le sermon qu'elle avait préparé pour convaincre et édifier l'auditoire. Ce fut au contraire le prisonnier qui le sermonna, et déjà il en était à son second point, avant que le comte eût eu seulement la

pensée de l'interrompre ; mais quand Sébastien lui rappela les circonstances de son règne et de leur amitié, sans oublier les leçons de danse, et les présents dont il l'avait comblé, il ne sut plus du tout où il en était, et l'infante, qui écoutait dans une tribune, se mit à sangloter si fort, que l'audience fut interrompue.

On ramena le prince dans sa prison. Le vice-roi ne put dire au public autre chose, sinon qu'il y avait de la magie, et que c'était le démon qui avait ranimé un cadavre et lui donnait l'apparence du feu roi.

Et là-dessus ; un vieux médecin portugais nommé Sampaya, qui l'avait traité d'une coqueluche dans son enfance, voulut lui tâter le pouls. À certaine marque qu'il reconnut au bras du prince, il fut pris d'un tremblement universel, l'appela majesté, et lui offrit gratuitement ses services pour les rhumatismes qu'il pourrait gagner en prison.

Cette équipée n'arrangeait rien, mais elle donna à un des malins de la cour, où il y en a toujours, une idée qui fut adoptée. On soumit le prisonnier à une consultation

de la faculté, qui ordonna des douches et la saignée, et on signifia au malheureux qu'il resterait à ce régime jusqu'à ce qu'il eût déclaré qu'il était lunatique et possédé. Puis de la prison on le conduisit à la maison des fous, où, sans préjudice des autres prescriptions et ordonnances, on l'enchaîna, comme furieux, sous une pompe qui, toute la journée, lui jouait sur la tête.

L'hospice des aliénés à Naples était ouvert à tout le monde : c'était un spectacle gratis et journalier octroyé au bon peuple. À cette occasion l'affluence y fut grande. Dans la foule, quelques soldats qui avaient combattu en Afrique furent aperçus du prince ; il les appelait par leurs noms et leur disait : « Mes enfants, j'ai tourmenté mes sujets, j'ai abusé de leur sang et de leur or, et dieu me punit pour l'exemple de tous les princes présents et à venir qui grossiront le budget mal à propos. Priez Dieu pour le malheureux Sébastien, et allez consoler ma bonne grand-mère en lui disant que nous nous reverrons en paradis. »

Les spectateurs, en écoutant cela, se signaient et

disaient qu'il n'y avait de fou que le vice-roi, qui au lieu d'enfermer un tel homme, aurait mieux fait d'écouter ses conseils et de faire comme lui pénitence. Enfin quelques moines portugais se mirent à prêcher en sa faveur. La populace s'échauffa et commençait à décrocher les lanternes, lorsque les diplomates de l'endroit imaginèrent une nouvelle finesse.

On fit venir de Calabre un vieux paysan et une jeune femme ; et, sur la promesse d'une récompense honnête, l'un affirma qu'il était le père du soi-disant Sébastien, et l'autre qu'elle était sa femme. C'était à Salerne, disait-elle, qu'il l'avait épousée. Sébastien soutint qu'il n'y avait jamais été, et la traita de coquine. Comme cela pouvait être vrai, la cour décida que cette apostrophe équivalait à une reconnaissance, et la Calabraise alla dire partout qu'elle avait été reconnue. Bientôt il lui parut agréable d'être princesse, et après avoir publié qu'elle était l'épouse légitime du prisonnier, elle attesta que le prisonnier était le roi de Portugal.

Chacun se mit à rire au nez du vice-roi, qui, furieux,

fit fouetter cette folle dont on n'entendit plus parler.

Cependant la cour d'Espagne tança vigoureusement Lemnos de toutes ses gaucheries. Pour en finir, il aurait bien tranché la question sur un billot en place publique ou ailleurs, mais craignant une émeute, il se contenta de condamner le prisonnier aux galères perpétuelles.

Avant de l'attacher au banc, on le fit monter sur un âne, la tête tournée vers la queue, et on le traîna ainsi dans les rues de Naples pendant trois jours, précédé d'un trompette et d'un héraut qui criait : « Cet homme, Calabrais de naissance, est ainsi traité par ordre du roi Philippe pour avoir dit faussement qu'il était Sébastien roi de Portugal. — Oui, je le suis ! S'écriait le prince en frappant de ses talons le ventre de l'âne qui portait un roi sans en être plus fier ; oui, je suis Sébastien, et quiconque le nie en a menti par la gorge. » Il Aurait ajouté beaucoup d'autres choses morales et instructives, mais aussitôt qu'il prenait la parole, le trompette sonnait, le héraut criait, et l'âne l'imitait.

Après la cérémonie, on l'enchaîna dans la galère entre

un filou et un hérétique.

Il y serait resté longtemps, si le cardinal Henri ne se fût brouillé avec son voisin Philippe d'Espagne, qui, voulant lui jouer un mauvais tour, écrivit à Naples de lâcher le prisonnier, ce qui fut fait.

Sébastien se trouva donc libre, les jambes et les bras écorchés par les fers, sans chemise ni pourpoint. Dans cet état il n'était guère présentable, et un chien n'aurait pas voulu lui baiser la main ; heureusement les âmes pieuses y pourvurent encore, et quand il eut une mise décente, de rigueur pour tout roi qui veut conquérir son royaume, il se dirigea vers Lisbonne, où il arriva en bonne santé, quoiqu'un peu maigri par suite des tracasseries qu'il avait éprouvées dans le cours de ses voyages. Peu après son débarquement, qui eut lieu incognito, étant entré dans une église pour y dire son rosaire, la première chose qu'il aperçut fut son épitaphe : son éloge y était mince, ce qui le mit en grande colère ; il s'en humilia devant Dieu ; et voyant une vieille femme qui priait pour le repos de son âme, il se joignit à elle.

Ainsi fortifié, il se promena dans la ville, le nez dans son manteau et son chapeau sur les yeux. Il désirait savoir ce qu'on disait de lui ; on n'en disait rien, on n'y pensait même plus. Il s'enquit de ses chers bourgeois ; il en reconnut quelques uns, mais ils étaient tous habillés en abbés avec des calottes. Il sut que c'était l'uniforme à la mode et que les parades et les revues avaient été remplacées par des processions : il en inféra que les bénédictions du ciel étaient descendues sur le Portugal. C'était tout le contraire, personne ne voulait plus ni travailler ni raisonner, et on ne rencontrait que des mendiants et des fous : c'était comme de son temps, à l'habit près.

Son cœur battait du désir d'embrasser sa bonne aïeule ; il se réjouissait du plaisir qu'elle aurait à le revoir en ce monde : il courut donc au vieux palais où elle logeait. Une duègne vint le recevoir ; à son air respectable, il crut pouvoir se confier à elle, et il lui déclara à voix basse ses noms et qualités. Aussitôt la vieille lui ferma la porte, eu lui criant qu'il était le septième, et qu'en ce moment il y en avait justement un

avec la reine.

Cette réponse surprit étrangement le prince. Quel était donc ce sosie qui prenait sa place ? Il y pensait quand il fut coudoyé par un individu qui descendait mystérieusement l'escalier : c'était son compétiteur ; et il ne put en douter, car en regardant sa figure, il crut se voir au miroir. L'autre non moins étonné, et persuadé que c'était l'ombre de Sébastien qui venait lui reprocher sa fourberie, s'enfuit à toutes jambes.

Quand la bonne vieille reine, au retour de l'armée, avait appris la mort de son petit-fils, elle était restée plusieurs mois inconsolable. Sa douleur un peu calmée, elle voulut connaître les détails de l'événement : grand nombre d'officiers avaient été interrogés ; mais leurs récits paraissaient tellement contradictoires, que, doutant de la réalité du fait, elle n'avait négligé aucune recherche pour découvrir son enfant chéri. Elle fut servie à souhaits, car au lieu d'un, il s'en était d'abord trouvé cinq ; et elle en était au sixième, quand le véritable se présenta.

Les premiers avaient si peu de rapport avec le vrai

Sébastien, que la vieille, malgré l'affaiblissement de sa vue et de sa mémoire, n'avait pu y être trompée. Ils avaient été plus ou moins châtiés selon leur qualité et insolence. Quant au sixième, la ressemblance était frappante : c'était un nommé Martin Alvarez, de la province de Beira. Bien instruit des circonstances de la vie du roi par quelque courtisan spéculateur qui lui soufflait son rôle, il avait entièrement fasciné la bonne femme, dont il soutirait l'argent et les avis.

Ceci n'améliorait pas la position du prince. Il lui importait autant d'être reconnu par sa grand-mère, que de ne l'être point par son oncle, ou plutôt par ses conseillers, qui ne paraissaient pas disposés à lui céder la couronne. Sa bourse assez peu garnie s'épuisa promptement ; il voulut faire une nouvelle tentative pour voir son aïeule, mais son rival gardait si bien les approches, qu'il ne put y parvenir. Bientôt le besoin ou l'inquiétude le firent tomber malade, et son hôte, pauvre logeur, chez qui il n'aurait pas mis autrefois le dernier de ses laquais, le fit porter à l'hôpital.

Selon l'usage du temps, on le plaça en troisième dans un lit. De ses deux compagnons, l'un était épileptique, et l'incommodait beaucoup par son voisinage. Heureusement il mourut le deuxième jour. L'autre souffrait comme lui de misère et de chagrin. En l'examinant plus attentivement, il crut avoir vu déjà cette figure. La présence d'un nègre qui assistait le malade, acheva de l'éclairer, et il reconnut Camoëns, à qui on avait ôté sa pension de soixante écus, et qui, accablé d'infirmités, après avoir vécu du travail de son nègre, mourait à l'hôpital.

Le poète, malgré son état affreux, se ranimait par moments ; alors il récitait avec enthousiasme des morceaux de sa *Lusiade*, et Sébastien, qui entendait pour la première fois cette noble poésie, se reprochait amèrement l'abandon où il avait laissé un tel homme, il en était si honteux qu'il n'osait pas se découvrir à lui. Cependant, dans ses rêves, il laissait échapper des paroles qui frappèrent le poète. Camoëns soupçonna la vérité ; et une nuit, éclairé par un mot que le fils de Juan II pouvait seul avoir prononcé, il ne douta plus que son voisin ne fût

le roi de Portugal, et à son l'éveil il le salua de ce nom.

Sébastien, qui croyait n'avoir rien dit qui pût le trahir, fut étonné d'abord ; enfin il lui avoua son nom et lui raconta sa vie.

Le poète comprit qu'il y avait au monde un homme plus malheureux que lui ; ce que jusqu'alors il n'avait pu croire.

La conformité de situation les unit bientôt de la plus étroite amitié, et, sur ce lit de douleur, ils goûtèrent encore quelques doux instants. Ils philosophèrent ainsi trois mois, jour et nuit, sans presque dormir ; la fièvre du poète en augmenta, et une nuit il rendit l'âme dans les bras de son royal ami.

Ce coup, le plus sensible peut-être que Sébastien eût jamais éprouvé, le mit au bord du tombeau ; cependant il y échappa : cette crise coupa la fièvre, et un matin on le pria de quitter le lit pour faire place à un autre.

Le voilà encore une fois sur le pavé. Les chants du

barde lusitanien avaient rendu de l'élan à son âme ; il résolut de reconquérir son trône, ou de mourir les armes à la main.

Tandis que, la tête remplie de son projet, il se promenait à grand pas, il alla frapper contre un objet froid, que le dernier rayon du jour lui fit distinguer pour un cadavre pendu. Il regarda plus attentivement, et vit le corps déchiré d'Alvarez, qui avait été écartelé la veille. Une sueur glacée couvrit tous ses membres ; il sentit qu'il serait probablement là, si sa grand-mère avait voulu le reconnaître. Cette idée dissipa ses prestiges de grandeurs ; il s'éloigna de ce lieu d'horreur, et, marchant au hasard, il se trouva au bord de la mer.

La carrière d'affronts et de souffrances qui lui restait à parcourir lui apparut tout à coup, et il pensa qu'il pouvait en un instant y mettre fin. N'écoutant que son désespoir, il allait se précipiter, quand il se sentit tirer doucement par la manche ; c'était la duègne qui lui avait fermé la porte au nez. « Ah ! Seigneur, lui dit-elle, je vous cherche depuis bien des jours ; venez en toute hâte au palais, ma

maîtresse désire vous parler. » Sébastien Prit cette voix pour celle d'un ange, et renonçant pour le moment à l'autre monde, il suivit la vieille, comme les mages suivirent l'étoile.

Parvenu au palais, il fut immédiatement introduit, et il se trouva en présence de son aïeule.

La vue de cette bonne mère, de cette chambre où il avait reçu de si sages conseils dont il avait si peu profité, le fit fondre en larmes. La vieille poussa un soupir, et l'attirant vers elle, elle le regarda avec une profonde attention ; elle voulut s'écrier, et la parole lui manqua ; mais son émotion annonçait assez qu'elle l'avait reconnu. Le prince la pressa sur son cœur, et leurs sanglots se confondirent.

Après les premiers instants d'attendrissement, Sébastien, qui, comme le pieux Énée, disait partout son histoire, raconta à la bonne reine ce qui lui était arrivé depuis son départ. À chaque mésaventure, elle lui faisait un petit sermon selon son habitude ; mais bientôt la pitié fit taire l'éloquence : elle n'eut plus la force de moraliser

celui qui avait tant souffert, et ne fit que se lamenter et gémir ; le prince fut obligé d'interrompre son récit pour qu'elle ne trépassât point.

Le jour suivant, il acheva sa narration, et l'on parla de la situation des affaires. La vieille, toujours prudente, pensa qu'avant de songer à la royauté, il fallait pourvoir à la santé. Son cher enfant était si affaibli, si décharné, que la couronne lui aurait passé sur la tête comme un cerceau ; et puis un prétendant au teint blême, à l'air minable, est rarement bien reçu : on aime généralement mieux un gros joufflu, bien rond et bien solide, car chacun se dit : celui-là ne sera pas renversé par le vent. On traita donc le prince en bons consommés, en bonnes volailles rôties qui lui réussirent à merveille ; et, au bout de quinze jours, il se trouvait en état, autant que qui que ce soit, de porter le sceptre.

Pendant ce temps, le roi Henri faisait sottise sur sottise ; gentilshommes, bourgeois, canaille, tous criaient contre lui ; les nobles le traitaient de philosophe, et les philosophes de cagot ; ils le représentaient avec un

chapeau à cornes et des griffes aux pieds. Le pauvre homme faisait pourtant de son mieux ; il eût même fait bien si les gens qui l'entouraient n'eussent pas préféré qu'il fit mal. Le royaume était une vraie pétaudière ; les enfants de chœur tiraient les oreilles au curé, qui les tirait à l'évêque. Les uns voulaient des lois, les autres n'en voulaient pas ; ils assuraient que la volonté du prince suffisait ; mais comme le prince n'avait pas de volonté, c'était absolument comme si les choses eussent été d'elles-mêmes ; et, en gouvernement, quand les choses vont toutes seules, elles vont toujours au pis.

Les courtisans, soit du peuple, soit du roi, interprétaient la morale et la langue chacun suivant son intérêt, que celui-ci appelait royalisme, fidélité, et celui-là liberté et économie, toutes choses dont pas un ne se souciait, et qu'on aurait pu traduire par ces mots : de l'argent et du pouvoir, du pouvoir et de l'argent. Bref, d'accord sur le but de prendre et de garder, ils ne l'étaient pas sur les moyens d'y parvenir, et comme d'ailleurs l'argent et le pouvoir dont s'empare l'un, ne peuvent rester à l'autre, et qu'il n'y a plus personne pour obéir quand tout

le monde veut commander, ce sont là des points sur lesquels il est absolument impossible de s'entendre.

Le bon cardinal-roi qui avait fait plus de dix fois tourner sa calotte rouge sous la couronne d'or sans pouvoir concilier tant d'éléments divers, avait fini par y renoncer et à ne plus dire que son bréviaire.

Sébastien fut instruit de ces circonstances par sa grand-mère. Le moment eût peut-être été favorable pour faire valoir ses droits, mais il avait en mémoire Alvarès pendu et la chance de l'être lui-même. Ce genre de mort lui avait toujours répugné à l'excès, ainsi qu'on a déjà eu occasion de le remarquer. Sa grand-mère frémissait rien que d'y penser, et lui répétait sans cesse : *chi va piano, va sano* ; proverbe italien qui veut dire : Gare la corde. On s'occupa donc à gagner des partisans tout doucement et sans se compromettre, en commençant par la duègne, qui convertit un sien neveu, chirurgien-barbier, personnage toujours important dans une conspiration.

Le barbier, en faisant ses pratiques, glissa entre la savonnette et le rasoir quelques mots sur le roi légitime,

et sur la possibilité qu'il ne fût pas mort ; il obtint quelque croyance et il fit des prosélytes parmi ses intimes. Ceux-ci en firent d'autres, et les choses semblèrent en bon train.

Mais on composait à la cour un autre travail historique. Le père Henriquès, jésuite, confesseur du roi-cardinal, lui intima, sous peine de non-absolution, l'ordre de désigner pour son successeur, Philippe II roi d'Espagne. Le père Las Torrès, dominicain, lui déclara au contraire qu'il serait damné, s'il nommait tout autre que la duchesse Catherine de Bragançe. Le bon homme ne savait lequel croire du jésuite ou du dominicain, et il était tellement tourmenté par le doute et l'indécision, les plus grands maux de cette vie, qu'il en prit une grosse jaunisse dont il mourut sans avoir désigné personne. Le roi Philippe, averti à temps, fit réclamer le royaume en vertu de quarante mille hommes et du père Henriquès.

Que pouvait Sébastien avec sa grand-mère, la duègne, et le barbier, contre de si bonnes raisons ? Il se le demandait, quand la vieille reine reçut du commissaire général de police, l'ordre de sortir du royaume. Dans sa

fureur, le prince voulait aller casser et briser tout chez le magistrat, et couper les oreilles à son ancien beau-père, mais la bonne femme l'arrêta au moment où il partait la rage au cœur et le le sabre à la main : « Mon cher petit-fils, lui dit-elle. Souvenez-vous de la fable du *Pot de fer et du pot de terre* ; vous êtes aujourd'hui le pot de terre le plus fragile ; celui de fer au contraire vient d'être étamé à neuf. Attendez qu'il soit fêlé, ce qui ne tardera pas, si mes prières sont exaucées ; alors d'un bon coup de votre anse, vous pourrez le réduire en pièces. Pour l'instant, remettez votre épée dans le fourreau, et donnez-moi le bras : un bâtiment est prêt ; je prévoyais depuis longtemps ce qui arrive, nous allons en Flandre où j'ai une ferme ; là nous mangerons de la crème et du beurre frais, et nous attendrons les événements.

Sébastien, durant ses aventures, s'était promis d'en croire toujours sa grand-mère ; et, malgré son courroux contre Philippe et le commissaire, il remit à un autre jour le soin de leur dire sa façon de penser. Il partit donc avec sa grand-maman, la duègne et le barbier ; plus, le nègre de Camoëns, qu'il avait pris pour son valet de chambre,

dès qu'il avait eu les moyens d'en avoir un.

Après une heureuse traversée, ils arrivèrent dans la métairie de la reine : tout y était à l'ancienne mode, mais Sébastien n'était pas difficile depuis qu'il avait été ermite et marmiton. Il s'installa dans le grand fauteuil de velours d'Utrecht, et il se mit à vivre en vrai fermier flamand, engraisant de compagnie avec ses bœufs et ses chapons. La bonne maman en éprouvait une grande satisfaction, et, pouvant prêcher à son gré, elle semblait rajeunir.

Le barbier, devenu le ministre plénipotentiaire du prince, fut chargé, après quelque temps de séjour en Flandre, d'aller faire un voyage en Portugal, et de parcourir le royaume, pour savoir si l'on pensait bien.

Il n'y avait pas plus de quarante jours qu'il était parti avec son neveu, déguisés l'un et l'autre en commis voyageurs, lorsqu'on le vit arriver tout effaré. Il raconta comment son compagnon avait été, en qualité d'étranger, saisi et étranglé à son débarquement, et comme il lui en serait arrivé autant, sans la protection de son frère qui s'était fait Espagnol. Puis, ayant pris le prince en

particulier, il lui apprit par quel procédé Philippe enseignait la langue ibérienne aux bons bourgeois de Lisbonne, qui n'étaient plus ni soldats, ni abbés, car après avoir déchiré leurs rabats, il leur avait fait des brides avec leurs fourniments. Les malheureux ne pouvaient crier ni se plaindre ; dès qu'ils ouvraient la bouche, on leur perçait la langue, et s'ils voulaient écrire, on leur coupait le poing. Un nommé Antoine, bâtard et grand prier, avait embrassé la défense des citoyens et s'était fait roi provisoire, mais Philippe l'avait traité comme un gueux, et il avait été trop heureux d'arriver en France fourbu et écorché à force d'avoir galopé devant les gendarmes.

Ces détails n'ayant rien de bien encourageant pour Sébastien, il jugea convenable d'attendre encore. Pour prendre patience, il épousa une flamande, dont la bonne mine lui promettait de beaux princes. Il avait adopté cette résolution sur l'observation de sa grand-mère, qui lui avait dit qu'elle ne comprenait pas pourquoi les rois ou ceux destinés à l'être, allaient toujours chercher des filles de roi, alliance dont il ne résultait ordinairement que des querelles et des magots. Selon elle, la première loi d'un

royaume devrait être que le prince n'épouserait pas une étrangère, mais une fille du pays, de bonne santé, de bonnes mœurs et constitution, et la plus raisonnable qu'il serait possible de trouver. C'est sur ces motifs que Sébastien avait demandé la flamande, et il avait bien fait.

L'année suivante, il fut père et cela le décida à envoyer une seconde fois le barbier, qui ne s'en souciait guère depuis la mésaventure de son neveu ; on lui adjoignit pour le rassurer le nègre de Camoëns, qui était adroit comme un singe.

La bonne aïeule prêchait toujours ; et la vue d'un héritier, à qui elle pouvait répéter tous ses sermons, la remplissait d'aise. Elle employait son temps à lui faire avec sa duègne et ses servantes des bonnets grecs et des bas écossais. Quant au prince, il apprenait le labourage d'après la méthode de Gand, afin de pouvoir cultiver ses terres, si jamais il retournait en Portugal. Jusqu'à ce jour les bons habitants de Lisbonne et lieux circonvoisins n'avaient jamais pu croire que le sol dût produire autre chose que ce que le ciel y mettait ; aussi leur principale

récolte consistait-elle en chardons pour les ânes. Le prince étudiait en même temps les procédés divers des manufacturiers, pensant que ses sujets feraient aussi bien de fabriquer du drap ou des toiles, que de demander l'aumône, pratique ennuyeuse pour eux et les autres.

Pendant qu'il s'occupait ainsi de son éducation politique et commerciale, le barbier et le nègre arrivaient en Portugal où les choses allaient de mal en pis. Philippe avait changé de système. Au lieu de percer la langue à ses nouveaux sujets et de leur tailler les bras, il leur laissait tout dire et tout faire, dans l'espoir qu'ils se mangeraient les uns les autres, comme ces deux chats dont il ne resta que les queues après leur combat. Le peuple était donc revenu à la liberté à sa manière ; les chiens levaient de nouveau la patte sur les hommes ; les hommes criaient : Vivent les lumières ! Et cassaient les réverbères ; ils demandaient du pain, et jetaient les boulangers à l'eau ; ils n'en voyaient pas plus clair et n'en étaient pas mieux nourris, car on ne rencontrait à chaque pas que figures haves et faméliques. Une seule circonstance les consolait ; c'était le spectacle des exécutions, qui leur

faisait oublier la faim, tant il faut peu de chose pour amuser les bonnes gens.

Les décorations étaient devenues à la mode. Il n'y avait pas de laquais qui n'en eût au moins une, et le commerce s'en faisait aussi publiquement que celui des châtaignes et des oignons ; si bien que le barbier, qui était vaniteux, en acheta une demi-douzaine pour lui, et deux pour le nègre. Il essaya de dire un mot de Sébastien, mais personne ne s'en souciait plus, et il reprit avec ses croix la route de Flandre, non sans avoir eu soin d'embarquer un baril de vieux vin de porto et trois caisses d'oranges fines.

Quand il arriva en Flandre, le roi en était à son troisième enfant, et tellement affairé de labourage, semailles, jachères et engrais, qu'il n'eut pas même le temps de l'écouter.

D'année en année on renvoyait le barbier, et d'année en année on s'accoutumait à le voir revenir sans autre résultat que le baril de vin et les oranges douces. Il finit par croire qu'il n'y allait que pour cela, et le roi prit aussi l'habitude de n'attendre son retour qu'à cette intention.

Quelqu'un arrivé hier de Bruxelles m'a assuré que c'était toujours de même ; seulement le mois dernier Sébastien avait été de fort mauvaise humeur, parce que les gens de Flandre en se battant avaient écrasé ses choux, et que le barbier lui avait rapporté de Lisbonne du vin aigre et des oranges gâtées. Sur quoi la grand-mère avait fait au nègre qui les avait choisis un sermon de deux heures.

